

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — Etats-Unis, \$3.50
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avance.

Vol. XIV.

No. 44

Montréal, Jeudi, 1er Novembre 1883.

Prix du numéro: 7 centins.—Annonces, la ligne: 10 centins
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

SOMMAIRE

TEXTE: L'abbé Vincent Plinguet, par D. G.—Causerie philosophique (suite), par Giulio.—La littérature espagnole (suite), par Edmond Lareau.—Propos du docteur, par Dr E. Monin.—Lord Lansdowne.—L'éducation sans Dieu.—Les perles fines.—Choses et autres.—Poésie: A. M. Aug. Vermond, par Louis Fréchette.—Le Moulin rouge (suite).—Nos gravures: Le docteur Thuillier; M. Henri Conscience; La veuve; Les infortunés.—De tout un peu.—Nouvelles diverses.—Comment se font certains mariages américains.—Les échecs.

GRAVURES: Henri Conscience, célèbre romancier: Le docteur Thuillier; La veuve; Les infortunés.

L'ABBÉ VINCENT PLINGUET,

CURÉ DE L'ISLE DUPAS

Le 12 du mois dernier, j'étais à l'évêché de Montréal, où je rencontrai une centaine de prêtres accourus pour présenter leurs hommages à Mgr Fabre, à l'occasion de la Saint-Edouard. Quand monseigneur apparut au salon, un vieillard sortit des rangs et vint lire, au nom du clergé du diocèse, une magnifique adresse, pleine des sentiments les plus délicats. Mon voisin, après avoir écouté attentivement, me dit à l'oreille: "Mais quel est donc ce beau vieillard?" "Comment, lui dis-je, vous ne connaissez pas encore M. Plinguet?... En effet, j'oubliais que, comblé de mérites, il n'a cherché qu'à être ignoré. Mais monseigneur va parler: je ne vous reverrai peut-être pas après la séance, je vous enverrai des notes sur le *beau vieillard* que je connais, moi, et pour lequel j'ai la plus grande admiration."

Je n'ai pas rencontré mon interlocuteur; je lui envoie par *L'Opinion Publique* ce que je sais de mon homme. Vos lecteurs, dont plusieurs sans doute partagent son malheur, m'en sauront gré.

Né à Montréal, le 7 juin 1810, du mariage de Vincent Plinguet et de Félicité Cousineau, M. l'abbé Plinguet fut ordonné prêtre par Mgr Lartigue, le 21 septembre 1833. Après avoir exercé un ministère fructueux dans différentes paroisses, comme vicaire et comme curé, en 1861, à sa demande, il fut transféré de la cure de Sainte-Scholastique à celle de l'Isle Dupas, où l'attirait ce que recherche toujours le prêtre et l'artiste: la solitude, une belle nature et une population éminemment chrétienne.

Comme prêtre, M. Plinguet n'a cessé de jouir de l'estime de ses supérieurs et de l'affection de ses ouailles. Il sait gagner l'une et l'autre par sa modestie, son zèle pour le bien des âmes, son dévouement aux bonnes œuvres, son amour du Saint-Siège et son respect pour l'autorité. Et ce n'est pas là son seul mérite, si grand qu'il soit; car, à la science et aux vertus sacerdotales, il joint les qualités du gentilhomme et le talent du littérateur.

L'histoire de l'Isle Dupas, publiée dans l'*Annuaire de Ville-Marie*, prouve une plume aussi facile que correcte et la passion des recherches historiques. Le regretté Gérin-Lajoie, à qui j'en parlais un jour, n'hésita pas à appeler cette étude un petit chef-d'œuvre. On assure qu'il y a dans les cartons de ce solitaire des manuscrits importants et des notes précieuses sur les premières familles du pays; et ces notes s'accumulent tous les jours. Quand l'humilité de cet érudit aura reçu sa récompense, les travailleurs de notre histoire auront une riche mine à exploiter.

On trouve encore chez M. Plinguet les goûts d'un artiste distingué, comme le prouvent les riches tableaux qui décorent son église et son presbytère, ses nombreux albums in-quarto dans lesquels sont classées des copies de tous les chefs-d'œuvre de la sculpture et de la peinture, sa volumineuse bibliothèque, etc., etc. Aussi, parlez à ce vieillard de poésie, des beaux-arts, de Raphaël, de Michel-Ange, de Lamartine, vous faites naître un véritable enthousiasme; il oublie ses 73 ans, et vous avez devant vous l'amant du beau et du vrai le plus passionné que vous ayez jamais rencontré.

Et de fait, notre vénéré septuagénaire a encore toute la vigueur du premier âge. Le 20 septembre, il célébra ses noces d'or. Les paroles de saint Jérôme au vieillard Paul, citées ce jour-là du haut de la chaire par M. l'abbé E. Moreau, frappaient si juste, étaient d'une application si heureuse, qu'on les eût cru écrites à l'adresse même du héros de la fête. Tous ceux qui connaissent ce doyen des curés du diocèse de Montréal, savent qu'en effet *ses yeux sont bons, sa marche ferme et assurée, son oreille délicate, sa voix sonore et mélodieuse, son corps droit, que son teint rose contraste avec ses cheveux blancs, que la vivacité de son esprit, toujours plein de chaleur, n'a pas été émoussé par un sang refroidi; et qu'enfin son visage n'est pas contracté par les rides ni assombri par un front chargé de plis.* Chaque mot de ce texte amenait sur toutes les figures un sourire qui disait: mais c'est absolument cela...

Faisant l'éloge de la piété du vénérable curé, l'orateur raconte qu'en 1869, en compagnie d'un confrère, il entendait, dans une église de Rome, une messe célébrée par un cardinal. Son compagnon lui demande le nom de ce prince de l'Eglise: "Je le vois pour la première fois; il n'est pas de Rome." "Mais ne vous rappelle-t-il pas un ami du Canada, le curé de l'Isle Dupas?" En effet, il en avait la stature, l'air digne, le maintien grave et recueilli. Or, informations prises, on sut que l'éminent prélat était de Pérouse, c'est-à-dire le cardinal Pecci, devenu Léon XIII. Le compagnon de voyage était le chanoine Fabre, aujourd'hui évêque de Montréal.

M. Plinguet parle extrêmement bien: il l'a prouvé le jour même de ses noces d'or quand, refoulant les émotions qui étouffaient sa voix, il répondit à l'adresse que lui présentèrent ses paroissiens par l'entremise de M. Sylvestre, ex-M.P.P. Si ces larmes ne l'ont empêchées de voir celles que versa la foule pendant sa réponse, il a pu se convaincre que non seulement il sait parler, mais qu'il a réellement l'affection de tous ses braves paroissiens qu'il aime comme un père aime ses enfants.

M. l'abbé Plinguet a fait deux voyages en Europe, l'un en 1870, l'autre en 1873. Paris l'attirait comme Canadien-Français, Rome comme prêtre. Inutile d'ajouter quelles heures délicieuses il a passées dans les églises et dans les musées des deux grandes cités.

Je remercie Dieu de m'avoir fourni l'occasion de faire faire aux lecteurs de *L'Opinion Publique* la connaissance d'un homme de bien.

Quand à l'avenir, en touriste, vous longerez la rive nord du Saint-Laurent, ou qu'en amateur de la chasse vous parcourrez les îles de Sorel, en voyant le clocher de la petite, mais très belle église de l'Isle Dupas, vous pourrez dire, sans crainte de vous tromper: Dans ce lieu solitaire, dans ce coin retiré, s'écoule dans le travail, la prière et le bonheur, la vie d'un digne prêtre, d'un bon Canadien, d'un homme de cœur et d'esprit.

D. G.

CAUSERIE PHILOSOPHIQUE

(Suite)

II

LES HÉROS DU MICROSCOPE

Rien ne s'obtient que par le travail. Aussi, que de labeurs pour fonder une nouvelle science! La plupart des hommes, livrés au torrent des intérêts matériels, n'y songent guère. Cependant, si ce jeune homme a déjà les cheveux blancs de la vieillesse, si cet autre porte, à trente ans, un front ridé, c'est souvent que son cerveau fertile a bouillonné sous l'action consumante de l'étude ou de l'inspiration. Ne le plaignez pas. Il a conquis une vérité. Il a fait faire un pas à la science. Il s'est assuré l'immortalité.

Il y a deux siècles déjà, les tissus organiques étaient soumis à l'étude microscopique. Mais que d'incertitudes dans les observations! que d'obscurité dans les découvertes! et surtout combien difficile il était de donner une classification quelconque aux éléments ainsi analysés, et partant, de les ramener à l'unité! La science du microscope n'exista donc pas pendant longtemps, et

ce n'est de fait qu'au commencement du siècle ou plutôt dans les dernières cinquante années qu'elle a pu, par ses progrès, prendre un nom propre et se conquérir sa place sur la carte-monde des connaissances humaines. Elle a, bien entendu, pris un nom grec, et un joli encore: celui de *histologie*, du mot *iston*, qui signifie tissu, et elle s'est mise à l'avant-garde de la botanique, de l'anatomie et de la biologie, sur le même plan ou à peu près que la chimie. Et qui oserait dire que l'avenir et le travail ne lui assureront point la prépondérance?

Quoi qu'il en soit et puisse être, l'histologie ne saurait oublier ses pères ni ses héros. Aidons-la à payer sa dette de reconnaissance.

Dès longtemps la loupe simple était connue. Elle avait même ouvert, dit-on, à plusieurs amateurs un coin du monde nouveau que l'on parcourt aujourd'hui, quand l'invention du microscope composé vint opérer une révolution dans le monde savant. D'après les *Transactions of the Royal Society*, il y eût, au dix-septième siècle, une véritable fièvre parmi les naturalistes anglais. C'étaient chaque année de nouveaux perfectionnements donnés à l'instrument, de nouvelles découvertes faites par son moyen. Un livre même, *Micrographia*, publié par Robert Hooke, en 1667, contient, en regard au temps où il parut, des observations qui ne sont rien moins qu'étonnantes.

Cependant, Robert Hooke ne devait pas rester le chef de la dynastie des microscopistes: il eut deux contemporains trop brillants et dont les travaux ne tardèrent pas à jeter dans l'ombre ceux du savant anglais. L'un fut Malpighi, célèbre médecin et grand naturaliste, né à Crémone, en 1628; l'autre, Leuwenhoek, un allemand, comme son nom l'indique, né à Delft, en 1632. Malpighi se donna surtout à l'étude microscopique des animaux, et probablement fut le premier à suivre des yeux le mouvement du sang dans les vaisseaux capillaires. Leuwenhoek fit plus. Lui-même il construisit des microscopes, et, doué d'une grande finesse d'organe, plus peut-être que de sagacité et de critique, il se livra surtout sur les plantes à des investigations si patientes, qu'aujourd'hui encore ses ouvrages peuvent être consultés avec profit.

Après ces Christophe Colomb ou ces Amerigo Vespucci du monde des infiniment petits, beaucoup de naturalistes suivirent la même route. Quelques-uns échouèrent dès le port de départ; d'autres avancèrent en pleine mer, puis coulèrent faute de patience ou de principes. Nous les saluons avec respect, car, pour nous, le succès n'est pas la mesure du mérite.

Parmi ceux qui réussirent à toucher terre et même à faire des découvertes précieuses, le fameux anatomiste hollandais Frédéric Ruysch, son compatriote et contemporain Swammerdam, plus tard Félix Fontana et Prohaska se sont acquis une grande réputation. Leurs travaux furent sans doute consciencieux, et même à plusieurs égards couronnés de succès; mais, par suite de l'imperfection des instruments, ils furent souvent loin d'arriver à la certitude nécessaire. De plus, quand on n'a encore que des observations séparées ou des vérités éparses sur une portion quelconque de la nature, l'on peut bien s'appeler *érudit*, l'on n'est point un *savant*. Ce fut le cas pour ces vaillants chercheurs et ceux de leur âge: ils n'eurent pas la joie d'embrasser d'un regard le monde dont ils avaient exploré des parties: ils ne fondèrent point l'histologie.

Ils ne la virent même pas naître. En 1801 seulement, elle apparut enfin, et constatons-le avec plaisir, ce fut un Français, Bichat, qui le premier recueillit et coordonna en un tout homogène les observations de ses prédécesseurs. Dans son *Anatomie générale*, il s'attacha et réussit à montrer l'étroite union qu'il y a entre la connaissance intime des tissus et l'étude soit de leurs fonctions physiologiques, soit de leurs affections morbides.

Le branle était donné; un nouvel horizon s'ouvrait. Il ne s'agissait plus désormais de chercher dans les investigations microscopiques un aliment à une docte curiosité: plus haut et plus utile devenait leur but. D'un autre côté, les instruments d'optique allaient se perfectionnant chaque jour; partant les observations se faisaient et plus nombreuses et plus délicates. Le jour vint où, après moins de quarante ans de travail, l'histo-

logie proclama, par la voix de Schwann, l'une des plus importantes découvertes de notre siècle, à savoir, que l'organisme animal vient de cellules simples, et que les autres tissus plus complexes sont eux-mêmes formés des mêmes éléments. Toutes les recherches postérieures des Schultze, des Krause, des Frey, des Clarapède, des Kölliger, des Beale, des Virchow, des Hæckel et de nombre d'autres histologues n'ont fait que confirmer et développer par parties la doctrine ébauchée par Schwann. C'est à ce point qu'en sont aujourd'hui les savants ; c'est à ce point que nous aussi entreprenons d'analyser le résultat de leurs études.

Une remarque encore avant de finir cette causerie plutôt historique que philosophique sur le microscope. La puissance du microscope, comme celle du télescope, ne s'étend pas au-delà de certaines limites dont il est bon de se souvenir. Ainsi, il serait ridicule de lui demander de nous révéler les derniers mystères de la vie organique : comme dans la pierre, dans le végétal et l'animal, l'œil de l'homme, même armé du microscope, trouve l'insondable. Mais nous devons déjà estimer une grande chance d'être capables, grâce à lui, de saisir les derniers éléments organiques, je ne dis pas absolus, de l'union desquels résulte tout organisme vivant. A chaque pas fait par la science soit vers l'immensité des espaces célestes, soit vers les confins de la matière infinitésimale, elle voit se dresser devant elle, brillantes de jeunesse et de beauté, de nouveaux mondes de vérités qu'elle n'avait jamais soupçonnés.

Devant ces spectacles grandioses, le sage se confond en sentiments d'adoration profonde devant le Créateur de ces merveilles ; il admire, se tait et s'abaisse. Jusqu'à ce moment peut-être, il avait cru tant savoir ! et maintenant, il voit si clairement que tout son savoir n'est que la goutte de rosée, comparée à l'immensité de l'Océan !

De plus, il suit avec empressement le rayon de lumière qui, de cette nouvelle étude, se reflète brillant sur les connaissances qu'il a déjà acquises. La vérité est une, il le sait ; elle ne saurait donc s'accroître sur un point sans s'accroître par le fait même sur tous les autres.

Nous nous efforcerons d'être sages. En découvrant dans chaque particule de matière vivante un nouveau monde admirable de variété, d'unité et d'activité, nous adorons le Type éternel de ces attributs, étonnant dans les images qu'il nous a données de Lui-même. Et ensuite, nous en tirerons des principes qui, Dieu aidant, jetteront une nouvelle lumière sur la question la plus controversée de nos jours, la vraie théorie de la vie et de ses fonctions diverses.

La science fait lever les yeux vers le ciel et met l'ordre sur la terre : *Gloria in excelsis Deo et pax hominibus bonæ voluntatis !*

GIULIO.

(A suivre)

LA LITTÉRATURE ESPAGNOLE

(Suite)

II

Avec le XVI^e siècle commence la seconde période et l'âge d'or de la littérature espagnole.

En scrutant le passé on aperçoit au milieu des ruines du temps des époques grosses d'événements. Au sortir du moyen âge le monde fut ébranlé par des commotions violentes. L'historien ne peut suffire à tout raconter, le critique craint de porter un jugement, le philosophe consulte sa raison et lui demande une solution à de si grands problèmes.

Au XVI^e siècle ces événements confondus étaient en partie accomplis. Les limites du monde et de la pensée sont reculées par les découvertes de l'Amérique et de l'imprimerie ; l'Allemagne se lève à la voix de Luther ; l'Angleterre foule aux pieds ses croyances, change de culte et de dynastie ; une soldatesque affamée, une troupe de fanfaron condottieri, à l'allure sournoise, au regard avide de pillage, se précipite sur Rome ; le Milanais est l'arène où trois rois de France, Charles VIII, Louis XII et François I^{er}, vont successivement rompre une lance ; les Sforce, à Milan, sont détrônés le soir pour se relever le lendemain ; à Naples, cinq souverains se succèdent dans l'espace de trois ans ; Florence, la belle Florence de Cosme de Médicis s'ébranle à la voix de Savonarole ; Calvin administre d'une main sûre le venin qui plus tard vomira sur le sol de l'Europe les malheureuses guerres de religion ; l'empire d'Orient s'écroule ; partout des cris de malheur, des prédications sanguinaires, des pamphlets virulents.

Cela ne pouvait durer. Il fallait la vraie lumière pour renverser les ténèbres extérieures et les fausses clartés, il fallait le calme après la tempête, la paix après le déchaînement des passions, des idées et des ambitions mondaines. Mais d'où la lumière surgira-t-elle ? Les esprits fatigués de ce long travail s'inquiétaient de l'avenir. Quelle sera cette force régénératrice et sur quelle base s'appuiera-t-elle ? Quel peuple devait être assez puissant, assez fécond en beautés de toutes sortes pour capter l'attention de l'Europe, changer le

goût des arts qui menaçaient ruine ? Ce fut l'Italie, ce fut l'œuvre de la Renaissance.

Le seizième siècle ne fut pour l'Espagne qu'un grand jour : elle a le droit de le dire et d'en être fière ; mais ce jour immortel eut une aurore assez pâle. La veille encore existait-il un seul poète dont l'ascendant pût enlever et diriger les esprits ?

Le bachelier Alonso de la Torre, George Manrique, Rodrigo de Cota, Juan de la Encina—voilà sans contredit les talents qui méritent le plus d'estime parmi ceux qui fermèrent la période du moyen âge, mais les genres qu'ils avaient adoptés ne leur permettaient d'exercer qu'une influence partielle et bornée.

Pedro Alonso de la Torre s'est distingué dans l'idylle et l'épigramme : il est simple, chaste, touchant, mais monotone ; et s'il faut croire, comme l'a prétendu un de ses compatriotes dans un fastueux éloge, que sa renommée s'étendit de l'Ister au Tage et du Tage au Nil, on doit être surpris qu'elle ait fait si peu de chemin en Espagne, puisqu'on dispute encore sur l'époque où il vivait ; on le confond sans cesse avec Francisco de la Torre, bachelier comme lui, mais plus vieux d'un demi-siècle.

Les stances (*coplas*) de George Manrique sur la mort de son père, offrent à l'analyse une homélie plutôt qu'une élégie. Des lieux communs sur la vie et la mort y sont revêtus d'un style noble et profondément empreint de cette tristesse religieuse qui pénètre l'âme. C'est un ouvrage d'une pureté sans exemple au quinzième siècle. Ce n'est pas un chef-d'œuvre ; des inutilités, des longueurs en affaiblissent l'effet, et l'on est choqué, à chaque strophe, du désaccord que présentent la gravité des pensées et le sautilllement du rythme.

Rodrigo de Cota n'a rien écrit qui ne soit devenu matière à contestation, excepté son dialogue entre un vieillard et l'amour. La pastorale satirique de *Mingo Rebulgo* est attribuée par Mariana à Pulgar, qui l'a commentée, et le premier acte de la *Celestine*, soit à l'auteur des actes suivants, soit à Jean de Mena ; mais en maintenant en sa faveur la propriété de *Mingo Rebulgo*, il est impossible de ne pas le blâmer d'avoir placé dans la bouche de deux bergers la satire des mœurs de la ville, quelque soit d'ailleurs la vérité de cette satire.

Quant à Juan de la Encina, les poésies que l'on a conservées de lui remplissent un *cancionero*. On y distingue une relation en vers d'art majeur du voyage qu'il fit en Palestine avec don Henriquez de Ribera, mais son *art de la poésie castillane* n'est qu'un traité de prosodie. Il a beau rabaisser tous les poètes d'origine romane pour s'élever à leur dépens on ne saurait lui accorder, selon la définition qu'il donne du poète espagnol, " d'avoir été au troubadour ce que le compositeur est au musicien, le géomètre au charpentier, le capitaine au soldat. Ses éloges n'ont pas une telle supériorité qu'on ne puisse les balancer, sans leur faire aucun tort, avec les œuvres de quelques troubadours valenciens, catalans et provençaux."

Son nom marquait pourtant le dernier terme du progrès. Le génie espagnol, malgré l'abondance de ses germes, n'était riche qu'en espérance. Il devait, comme le génie français, chercher son perfectionnement dans l'étude des modèles de l'Italie et de l'antiquité.

" Déjà, dit un écrivain, une tentative infructueuse avait signalé cette disposition superbe. Admirateur éclairé du père de la poésie italienne, le marquis de Santillane s'était proclamé le chef des *Dantestas* et son école était restée déserte—malgré l'éclat de son mérite et l'élévation de son rang. Les auteurs nationaux n'avaient pas confiance en lui ; ils savaient qu'à l'exemple de Villena, il avait voué ses premières affections à la gaie-science, et que ce n'était qu'après avoir échoué, en voulant faire adopter ses modèles de la poésie limousine, qu'il s'était tourné vers ceux de la poésie italienne. Cette susceptibilité ombrageuse exigeait des ménagements extrêmes : un poète de Barcelone, Juan Boscan Almogaver, eut l'adresse d'effleurer l'écueil sans le heurter. Il ne perdit pas son temps à composer ou à traduire des poétiques, comme Villena, Santillane et la Encina ; il se hâta de donner quelques bons exemples. Toujours castillan par l'expression passionnée, par l'image et même par l'hyperbole, il ne se montra qu'à demi italien par l'adoucissement du rythme et la pureté du vers : sans être d'une pureté classique, il laissa voir où était l'incorrection ; il ne renonça pas tout à coup aux allégories du poème mythologique. C'eût été troubler trop d'habitudes ; il se contenta de glisser, entre ces fleurs un peu fanées de la vieille Espagne, le *capitolo* ou l'épigramme, le sonnet et les éclatantes *canzoni* qui avaient fait diviniser Pétrarque."

Remarquons ici que l'Espagne était mieux disposée que tous les autres pays de l'Europe, à l'époque de la Renaissance, pour ne pas tomber dans un excès d'imitation. Son but était bien marqué et chez elle se trouvaient l'unité de culte et l'unité politique qui la garantissaient de toutes innovations dangereuses ; aussi peut-on dire que l'imitation n'y domina jamais.

A côté de Juan Boscan Almogaver se place Garcilaso de la Vega (1500-1536), qui obtint ce perfectionnement tant recherché par Boscan. Ces deux poètes introduisirent le vers endecasyllabe italien, le sonnet, la *can-*

zone, l'octave et le *capitolo*, qui succédèrent à la *redondilla* et au vers d'art *mayor*, les seules anciennes formes nationales. Virgile, Pétrarque et Sannazar, tels étaient les maîtres à l'école desquels se forma Garcilaso. Au milieu des combats, entouré du faste de la victoire et de l'éclat de la fortune, il trouva encore assez de temps, de loisir et de bon goût pour chanter, à l'exemple de ses modèles, la vie des bergers et les beautés champêtres. " Ah ! s'écrie un de ses appréciateurs, c'est qu'il y avait en lui quelque chose qui ne dépendait ni des situations ni des événements ; c'était une de ces âmes exemptes de toute servitude, mais sensibles et pures dont les moindres impressions se changent en mélodies, qui trouvent un poème dans le murmure d'un ruisseau, dans le souffle d'une brise, dans la chute d'une feuille, et qui n'ont besoin que de la vue des champs pour exhiler des hymnes plus suaves que le parfum des roses."

On a surnommé Garcilaso le *roi de la douce plainte* et le Pétrarque espagnol. C'est qu'en effet il y a dans les vers de ce tout jeune homme (1) une tendresse telle, une expression si suave de sentiments si délicats et si touchants qu'on ne saurait se taire en éloge quand on a lu ses pastorales. Ses plans laissent à désirer, et il n'a pas su tirer tout le parti des beautés de détail, mais le pas qu'il fit faire à la littérature de son pays est décisif : c'est là son plus beau titre de gloire.

Christoval de Castillejo (1494) est le chef des *copleros*, ou si on le veut des faiseurs de strophes sur toutes espèces de combinaisons métriques autres que l'endecasyllabe. Il entreprit une guerre en forme contre la réforme de Boscan qu'il comparait à celle de Luther. Ses poésies forment deux volumes dans la *Coleccion de poetas Espanoles*. La nature l'avait doué d'un talent comique, d'une versification facile et aisée, d'un esprit farceur et subtil. Ecrivain abondant et correct, ses comédies, que l'on dit licencieuses, manquent en outre d'enthousiasme.

Fernando de Acunha (1580) traduisit les *Métamorphoses* et les *Héroïques* d'Ovide, les quatre premiers chants du *Rolland amoureux* de Boiardo, et le *Chevalier délibéré* d'Olivier de la Marche.

Imitateur d'Anacréon, Cetina laissa des madrigaux qui sont considérés comme les plus anciens de la littérature espagnole. Ses *canzoni* sont entachés d'afféterie et d'exagération.

Don Diego Hurtado de Mendoza (1503-1575) exerça comme prosateur une influence favorable sur son époque. Esprit grave, sérieux, satirique, il prit Horace pour modèle. Il passa la plus grande partie de sa vie en Italie comme ambassadeur de Charles Quint et y mérita les titres de Gonfalonnier et de Porte-Étendard de l'Eglise.

Mendoza avait reçu de la nature les plus belles facultés de l'intelligence ; il sut les cultiver et les mettre à profit pour la gloire littéraire de son pays. Il étudia le grec, le latin, l'hébreu, l'arabe, la philosophie scolastique, la théologie et le droit canon. Les services qu'il rendit à la science et aux lettres sont incalculables par les recherches qu'il fit dans les vieilles archives arabes. L'Europe lui doit la plupart des écrits des saints Pères grecs et latins, d'Archimède, de Josèphe, d'Hiéron, d'Appius, etc.

Historien, homme d'état, orateur, philosophe, guerrier, polyglote, poète et théologien, Mendoza affermit la poésie nationale en lui donnant une base plus solide. Il lui donna de l'extension dans des genres sérieux. Mendoza était avant tout un talent classique. Son épître à Boscan sur le *Bonheur de la médiocrité* (*la mediania*), rappelle une des épîtres régulières d'Horace. Son roman, les *Aventures de Lazarille de Tormes*, est encore fort goûté des Espagnols. Dans ce récit de friponneries, il flagelle avec une verve intarissable l'aristocratie des nobles, des prêtres et des soldats qui faisaient peser sur le pauvre tout le poids du privilège. Ce livre a donné naissance au genre *picaresque* et servit de thème à une infinité d'imitations dont *Gil Blas de Santillane* est le chef-d'œuvre. On a encore de cet écrivain une *Histoire de la guerre de Grenade* et divers recueils de poésie refondus plus tard sous le titre d'*Obras del insigne Caballero don Diego de Mendoza*.

Le Bachelier Francisco de la Torre, poète pastoral plein de grâce, de pureté et de douceur, imita Horace dans ses odes et Pétrarque dans ses cançons. Modeste, simple, amoureux des beautés de la nature, il a eu le tort de faire ressembler tous ses bergers, ce qui est monotone. Italien seulement pour la forme selon un de ses critiques, il anime toutes ses compositions de cet intérêt personnel qui efface jusqu'au moindre vestige de l'imitation et c'est en s'identifiant avec les plus petites comme avec les plus grandes choses qu'il leur donne une couleur originale. Cette tourterelle, dont il plaint le veuvage, il l'a entendue gémir sur son nid désert ; cette branche de jasmin qu'il suit avec compassion dans le courant du fleuve, il a vu l'orage l'arracher de sa tige ; ce lierre enfin, qui s'enlaçait aux rameaux du chêne, une hache impitoyable l'en a séparé sous ses yeux.

Le portugais Saa de Miranda (1494-1558) excella

(1) Il mourut à l'âge de 36 ans.



M. L'ABBÉ V. PLINGUET
CURÉ DE L'ISLE DUPAS



HENRI CONSCIENCE, romancier flamand, mort récemment.



LE DOCTEUR THUILLIER, mort à Alexandrie.

dans les canciones populaires (cantigas). Il imita Théocrite dans ses idylles ; Montemayor (1520-1561), un de ses compatriotes qui s'essaya aussi dans les pastorales, prit Sannazar pour modèle. Le premier est tout agreste et d'une naïveté charmante ; le second est tout érotique et d'une variété de coloris qui fait de sa *Diane* un roman pastoral encore goûté en Espagne.

" Jusque là, dit M. de Puibusque, les ailes que la poésie espagnole avait reçues de la poésie toscane ne portaient pas encore un vol dans les hautes régions de la pensée : heureuse de se jouer dans les vallons, au milieu des bergers et des fleurs, elle rasait timidement la terre ; mais tandis que les odes d'Horace ne nous présentent jamais que la poésie épicurienne, celles de Luis de Léon nous déploient la poésie mystique de l'amour de Dieu et le monde des idées morales et religieuses.

Louis Ponce de Léon (1527-1591) entra à l'âge de seize ans dans l'ordre de saint Augustin. Il est sans contredit, suivant Sismondi (1), le plus correct des écrivains de sa nation, et cependant la forme poétique de ses pensées n'était jamais pour lui qu'une chose secondaire. Il substitua de courtes strophes rimées aux stances trop longues des canzoni, et, par là, se rapprocha des anciens ; mais tandis que les odes d'Horace ne nous présentent jamais que la poésie épicurienne, celles de Luis de Léon nous déploient la poésie mystique de l'amour de Dieu et le monde des idées morales et religieuses.

La maxime de ce pieux et résigné religieux était de n'être ni envieux ni envié. Son ode sur la *Prophétie du Tige* prouve que si ce lyrique distingué eut envié la gloire humaine il tiendrait le sceptre de la poésie espagnole à côté des Cervantes, des Lopez de Vega et des Caldéron.

Sa version du Cantique des Cantiques lui valut cinq années de prison de la part du Saint-Office.

Il sut s'inspirer d'en haut pour chanter la *vie du Ciel*. Ponce de Léon est un poète supérieur : aucun de ses contemporains ne sut comme lui s'inspirer de la Bible, des beautés de la nature, de l'éclat du firmament. Il met dans sa poésie on ne sait quel transport de l'âme, quelle inspiration qui ravit et étonne.

Il laissa une traduction des odes d'Horace et de Pindare en tercets et en stances espagnoles ; ce qu'il voulait, ce qu'il désirait avant tout, c'était l'avancement et le progrès de la littérature nationale ; aussi n'eut-il jamais aucun système régulier ; il prenait ici, là, dans l'antiquité, dans le moyen âge, à l'étranger, tout ce qui était de nature à devenir un élément de progrès, une source de prospérité pour son pays ; il broyait toutes ces matières confuses, hétérogènes, à l'empreinte nationale, et c'est en quoi il l'emporte sur son rival Herrera.

Louis Ponce de Léon, Louis de Grenade, le prédicateur d'Escala Coeli et sainte Thérèse, la religieuse d'Avila, tous trois contemporains de la pensée, ne forment qu'une époque : c'est un seul groupe, un seul foyer, ou, pour emprunter une image à leur poésie mystique, c'est la même artère renouvelée par trois printemps. Ils préparèrent la grande période littéraire de l'Espagne.

L'*Hymne pour la victoire de Léopante*, de Ferdinand de Herrera (1500), suffirait à cet homme pour lui assurer l'immortalité. Pindare n'aurait pas mieux chanté. Ecoutez avec quelle majesté il débute :

" La flotte des musulmans vient d'être dispersée ; les plus vaillants capitaines ont péri ; ils sont descendus comme la pierre jusqu'au fond des abîmes ; et du sang des infidèles le glaive a fait un lac au milieu de l'océan."

Il s'élève parfois à des hauteurs sublimes, mais il affecte trop souvent les inspirations et le délire. L'allégresse et la douleur l'inspirent également. Sa muse se plie à tous les tons, embrasse tous les accords, fait vibrer toutes les cordes : patriotisme, religion, philosophie, morale, amour, élégies, idylles, sonnets, il traite tout avec la même facilité et le même succès. Ses compatriotes l'ont surnommé *le divin*. On dirait que son maître Pétrarque lui avait communiqué un peu de ce feu enthousiaste qui se communique à tous pour vivre tout.

Il avait de quarante à cinquante ans quand il embrassa la vie religieuse.

Avec toutes ses brillantes qualités Herrera ne rendit pas à la littérature de son pays des services aussi signalés que Ponce de Léon. Il lui manquait cet amour de l'idée que l'on trouve dans les écrits de ce dernier ; Herrera aimait avant tout la phrase et la pose.

Ce que Ponce de Léon, par l'aménité de ses principes, fit pour l'enseignement philosophique, Louis de Grenade (1504-1588) l'accomplit pour l'enseignement religieux.

A l'âge de dix-neuf ans Louis prenait l'habit des Jacobins. Il occupa successivement une chaire de philosophie et de théologie. Nouveau Ximènes on le considérait comme l'oracle de la cour, l'apôtre du peuple, le maître universel réunissant toutes les affections et important tous les regrets. Son *Traité de la prière et de la méditation* fut traduit dans plusieurs langues ; il

laissa en outre une traduction de *l'Imitation de Jésus-Christ*.

En chaire Louis de Grenade grandit encore aux yeux du critique. Il parle avec toute la mansuétude, la flexibilité, l'abondance et la douceur d'un Massillon. Il semble découvrir à ses auditeurs, dit Chapmany, les entrailles de la Divinité ; et qui a su mieux peindre que lui les vanités du monde et les angoisses de la mort, la laideur du péché et la beauté de la vertu, les misères de cette vie si courte et les délices de l'éternelle béatitude ?

La prose espagnole a connu par lui toute sa mélodie, toute sa splendeur ; c'est une richesse inépuisable, une perfection constante.

Le prédicateur d'Escala Coeli a un style fleuri qui ne manque pas d'élégance ; on pourrait lui reprocher d'avoir recherché l'effet. Plus grand par la pensée, plus élevé et plus sublime par les idées, Ponce de Léon l'emporte sur lui. L'un a plus d'analogie avec Bossuet et Bourdaloue, l'autre plus de ressemblance avec Massillon et Fléchier. Nul effort chez le premier ; toute son ambition consiste à atteindre un but invariablement tracé. En l'écoutant, on croirait sa foi plus vive que celle de Louis de Grenade, tout chez lui se transforme en images colorées, pittoresques, vivantes, naïves ; c'est plutôt l'effet de l'originalité de son talent que le simple effort de sa volonté. Louis de Grenade sera l'homme des circonstances, l'homme fait pour commander ; Ponce de Léon obéira : il est si simple, si doux qu'il voudrait toujours être inférieur ; jugeons-le par un simple fait. Après cinq années de réclusion on le rend enfin à l'amitié de ses élèves, qui murmuraient contre le tribunal inquisitorial ; il commence sa leçon par ces mots si extraordinaires ; nous disions hier... D'un mot il avait jeté un voile impénétrable sur un passé de cinq années d'opprobres.

EDMOND LAREAU.

(A suivre.)

PROPOS DU DOCTEUR

LE CRIME

Dans le dernier numéro de *Marseille médical*, nous lisons d'excellentes leçons faites à l'Ecole de médecine par le docteur Fallot, professeur de médecine légale. Le professeur étudie scientifiquement, à l'aide de tous les documents authentiques dont on peut disposer, le crime, la criminalité et le criminel, ce véritable client du médecin légiste. Les matériaux statistiques lui sont fournis par le grand ouvrage de M. Yvernès, chef de la statistique au ministère de la justice, qui restera comme un des chefs-d'œuvre de la science démographique au dix-neuvième siècle.

Le crime est régi par des lois fixes et qui semblent immuables ; et le budget des prisons, bagnes et échafauds est, comme le disait justement Quételet, payé tous les ans avec une effrayante régularité. Tous les ans, le nombre des délits augmente, parce que la législation a multiplié les cas délictueux. Mais le nombre des crimes et surtout des crimes contre la propriété diminue tous les jours.

Ce qui démontre bien l'existence (cyniquement niée par quelques-uns) de la question sociale, c'est que les attentats contre la propriété augmentent avec l'augmentation du prix du blé, les disettes, les crises économiques.

Quant aux crimes contre les personnes, leur nombre reste stationnaire ; il augmente dans les temps de révolution, d'élections, etc., sous l'action principale des fumées malfaisantes du vin.

Certains crimes subissent une augmentation constante : l'avortement a crû dans une proportion de plus de 50/100 depuis un demi siècle. C'est encore une preuve en faveur des réformes sociales, qui doivent, quoique on puisse dire, exercer une grande influence sur la réforme des mœurs. Le projet de loi de M. Gustave Rivet sur la recherche de la paternité est un pas en avant : s'il est voté, il restreindra sûrement les pratiques abortives des malheureuses filles-mères.

Les saisons ont une réelle influence sur la criminalité. Lacassagne a prouvé que les attentats contre les propriétés ont leur minimum pendant les mois d'été, époque à laquelle les crimes contre les personnes présentent au contraire leur maximum. Lacassagne a pu dresser un véritable et curieux *calendrier criminel*, des plus utiles à consulter pour le médecin et pour l'homme de loi. On y voit, par exemple, que le viol sur des enfants, qui est au 12^e rang en janvier, février, mars, s'élève au 1^{er}, en juin, juillet, août, etc.

L'homme est cinq fois plus criminel que la femme, quoique certains crimes (empoisonnement, infanticide) soient presque exclusivement féminins. C'est de vingt-et-un à trente ans, puis de trente à quarante, que la criminalité est la plus fréquente. Les gens mariés, surtout lorsqu'ils ont des enfants, fournissent relativement peu de criminels : c'est ce que Bertillon nommait "les qualités préservatrices de l'association conjugale." Les gens sans domicile légal fournissent au crime un apport considérable : ce qui doit singulièrement encourager

nos dirigeants à résoudre l'éternelle question des loyers et des logements pour le peuple.

Le criminel se distingue, d'après le docteur Despine, par trois traits principaux : la *perversité*, l'*inconscience morale* (absence de sens moral et de remords), et la *faiblesse du libre arbitre* (impulsions violentes, irrésistibles). L'hérédité du crime est fréquente et si indiscutable que Thompson a proposé d'empêcher les criminels d'avoir des rapports sexuels. L'*incurabilité du crime* est également un caractère indéniable et presque absolu ; mais, dans bien des cas le criminel ne devient récidiviste que parce que la Société lui a bouché toutes les issues, excepté celle du crime.

Le crime et la folie ont les plus grandes affinités. L'un des plus illustres aliénistes contemporains, Mans Hey, dit à ce propos : " Tel deviendrait fou, s'il n'était criminel, et c'est parce qu'il devient criminel qu'il évite la folie." Il y a quelques mois, dans un article intitulé : *Crânes d'assassins et crânes de grands hommes*, nous avons discuté les rapports qui existent entre le développement de certaines parties du crâne et les impulsions criminelles. La question n'est pas encore résolue : mais nous possédons de nombreux éléments pour sa solution. Il est certain que la prédominance des instincts sur l'intelligence, et que l'irresponsabilité relative ou absolue sont intimement liées à une structure spéciale du crâne et du cerveau. Le *cerveau criminel* existe, et il est aujourd'hui à peu près irréfutable. En sera-t-il bientôt de même du *crâne criminel* ; et pourra-t-on un jour, du vivant des assassins, démontrer les anomalies d'organisation et, partant, l'irresponsabilité dans le crime ? Il est permis de l'espérer. Il arrivera prochainement un moment où le crime responsable diminuera dans de fortes proportions chez les nations civilisées. Alors la guillotine ne fera plus partie du traitement de l'aliénation mentale, comme elle en fait partie encore trop souvent chez nous aujourd'hui, malgré la proverbiale clémence du président J. Grévy.

Dr E. MONIN.

LORD LANDSDOWNE

Henry Charles Keith Petty-Fitzmaurice, cinquième marquis de Landsdowne, est un homme remarquable par la naissance et par les qualités morales. Son bisaïeul était le célèbre comte de Shelburne, premier ministre sous George III. Son grand-père fut chancelier de l'Echiquier, à l'âge de vingt-cinq ans, dans le ministère de M. Pitt, et remplit plusieurs positions importantes dans les ministères que les libéraux donnèrent à l'Angleterre. Il refusa d'être fait duc, et plus d'une fois il aurait pu être premier ministre. Il mourut en 1863, à l'âge de quatre-vingts ans ; il était le Nestor de la Chambre des Lords. C'était un homme de lettres, possesseur de l'une des plus belles bibliothèques du royaume, qui honora de son haut patronage lord Macaulay.

Le marquis de Landsdowne, notre nouveau gouverneur, est âgé de trente-huit ans. Il naquit en 1845, devint marquis en 1866 et épousa, en 1869, la fille du duc d'Abercorn. Il est père de plusieurs enfants.

Lord Landsdowne, comme on l'a vu, appartient par les traditions de famille à l'école libérale. Comme ses ancêtres, il avait sa place marquée dans les cabinets libéraux. Deux fois, depuis 1872, il a été ministre sous M. Gladstone. En 1880, il entra dans le ministère actuel de M. Gladstone comme sous-secrétaire pour les Indes, mais il se retira, quelques mois plus tard, parce qu'il n'approuvait pas la politique de M. Gladstone en Irlande.

Lord Landsdowne est un des grands propriétaires terriens de l'Irlande. Il est comte de Shelburne et de Kerry dans la pairie de l'ancien royaume. Il possède 133,517 arpents de terre, et ses rentes annuelles s'élèvent à 53,459 louis sterling.

Les Canadiens-Français seront heureux de savoir que le sang français coule dans les veines de lord Landsdowne. Dernièrement, le *Times*, de New-York, disait du nouveau gouverneur et de son épouse :

" Lord Landsdowne est un jeune homme d'une réputation irréprochable. Recueillant, jeune, son titre et ses biens, il a vécu comme un noble modèle. Pendant quelque temps, il a rempli une position dans le gouvernement, et s'est retiré parce qu'il différait avec ses collègues sur un point important de politique irlandaise. Il épousa l'une des filles du duc d'Abercorn, jeune femme très bien à la hauteur des devoirs qu'elle aura à remplir à Ottawa. Le fait que lord Landsdowne est petit-fils d'un Français distingué, le comte Flahaut, devait spécialement le recommander aux Canadiens-Français."

Nous publions ici les titres de lord Landsdowne, qui appartient en même temps à la noblesse anglaise et à la noblesse irlandaise :

Son Excellence le Très-Honorable Henry Charles Keith Petty-Fitzmaurice, marquis de Landsdowne, dans le comté de Somerset, comte de Wycombe, de Chipping Wycombe, dans le comté de Bucks, vicomte de Caln

(1) *Histoire de la littérature du midi de l'Europe*, tome III p. 333.

et Calnstone, dans le comté de Wilts, et lord Wycombe, baron de Chipping Wycombe dans le comté de Bucks, dans la pairie de la Grande-Bretagne; comte de Kerry et comte de Shelburne, vicomte de Clanmaurice et Fitzmaurice, baron de Kerry, Lixnaw, et Dunkerron, dans la pairie d'Irlande; Gouverneur-Général du Canada et vice-amiral d'icelui.

Les enfants de lord Landsdowne sont: lord Kerry, né le 14 janvier 1872; lord Charles George Francis Fitzmaurice, né en 1874; lady Evelyn Mary Fitzmaurice, née en 1876, et lady Beatrix Frances Fitzmaurice, née en 1877.

LADY LANDSDOWNE

Lord Landsdowne épousa, en novembre 1869, lady Maud-Evelyn Hamilton, fille cadette de Jacques, duc d'Abercorn, K. G., l'un des plus grands seigneurs d'Irlande.

Leur fils aîné et seul héritier, Henry-William-Edmond, nommé par courtoisie comte de Kerry, naquit le 14 janvier 1872.

Lady Landsdowne a une longue expérience de la vie vice-royale. Durant la vice-royauté de son père, le duc d'Abercorn, en Irlande, de 1866 à 1868, elle l'assistait souvent dans l'exercice de ses fonctions d'état.

C'est surtout à l'occasion de la visite du prince et de la princesse de Galles que lady Landsdowne, se trouvant seule avec son père, présida avec une grâce toute exceptionnelle aux grandes fêtes qui eurent lieu à cette occasion.

Depuis lors, elle visita plusieurs fois l'Irlande, et généralement durant la seconde vice-royauté du duc, depuis 1874 à 1876.

Son père et son époux sont possesseurs de riches propriétés dans cette contrée, le duc d'Abercorn ne possédant pas moins de 80,000 acres de terre dans les comtés de Tyrone et Donegal.

La mère de lady Landsdowne était lady Louisa-Jane Russell, seconde fille du sixième duc de Bedford, K. G. Elle hérite donc par sa mère de la noblesse patriotique de la famille des Russell, tandis que par son père elle descend de l'ancienne et illustre maison des Hamilton, dont le duc d'Abercorn est le chef. Lady d'anddowne est aussi de noblesse française.

Son père est le seul descendant et représentant du Régent Arran, premier duc de Chatelerauld, en France, titre qui a été décerné par Napoléon III, à son allié, le douzième duc d'Hamilton, petit-fils du grand duc de Baden, qui était un Beauharnais.

Lady Landsdowne a trois frères qui sont députés à la Chambre des Communes. L'aîné, le marquis de Hamilton, représente Donegal, et les deux autres, lord Claude et lord George Hamilton, le bourg de Lyne Regis et l'important comté de Middlesex. Le dernier était vice-président du Conseil durant la dernière administration du comte de Beaconsfield. C'est un homme d'état éminent.

Une autre des filles du duc d'Abercorn s'est mariée en même temps que lady Landsdowne au marquis de Blandford, fils aîné du feu duc de Marlborough, qu'il remplace actuellement.

L'ÉDUCATION SANS DIEU

Un jour, Napoléon I^{er} manda à Saint-Cloud M. Fougère et M. de Fontanes, président du Conseil législatif, à qui, déjà, dans son esprit, était destiné le gouvernement de l'enseignement public. Il leur exposa ses vues dans un entretien qui dura deux heures.

L'empereur, dans un saisissant monologue, a dit M. de Fontanes, changeait à chaque instant de ton; tantôt calme, simple et familier, tantôt marchant à grands pas devant nous, l'œil enflammé et comme s'enivrant de sa propre parole. Il venait de parler, de donner un lest à l'âme des jeunes gens par l'éducation. "Il faut, disait-il, me faire des élèves qui sachent faire des hommes. Et vous croyez, s'écria-t-il tout à coup en élevant la voix, comme s'adressant à un ami invisible, vous croyez que l'homme peut être homme s'il n'a pas Dieu! Sur quel point d'appui posera-t-il son levier pour soulever le monde, le monde de ses passions et de ses fureurs? L'homme sans Dieu, je l'ai vu à l'œuvre depuis 1792. Cet homme, on ne le gouverne pas, on le mitraille; de cet homme-là, j'en ai assez! Ah! c'est cet homme-là que vous voudriez faire sortir de mes collègues? Non, non; pour former l'homme qu'il me faut, je mettrai Dieu avec moi; car il s'agit de créer, et vous n'avez pas encore trouvé le pouvoir créateur, apparemment."

Au restaurant:

—Garçon, enlevez cette soupe, elle est froide.
—Vous vous trompez, monsieur: je l'ai goûtée en l'apportant, elle était chaude et délicieuse.
—Vous l'avez goûtée!
—Ah! non, pardon, ce n'est pas ce que je voulais dire monsieur! J'ai seulement mis le doigt dedans.

LES PERLES FINES

Quelques renseignements intéressants concernant les perles fines.

Le commerce des perles fines se fait principalement à Paris, qui est la ville de luxe par excellence.

La perle vient du golfe Persique, des îles du Pacifique ou du Panama. On en trouve aussi au Mexique et dans la Californie, mais de qualité inférieure.

La perle du golfe Persique est la plus courante; les maisons de banque de Bombay font des avances aux pêcheurs et envoient en consignment le produit de la pêche pour qu'on le réalise à Paris.

La perle est ronde, bouton, ou de forme irrégulière, dite baroque. La valeur provient de la forme, la peau, la grosseur et la couleur. Quand elle est nouvelle, la perle est en général teintée, à cause des oxydes ou des sulfures qui se trouvent dans les huîtres, suivant les bancs.

Au contact de l'air, elle blanchit; au bout d'environ cent ans, elle meurt, après avoir perdu son éclat et par conséquent sa valeur.

Dans les îles du Pacifique, les perles sont blanches transparentes ou de couleur grise, brune, dorée ou autre. Les noires sont très recherchées. La peau est en général plus tendre que dans la perle des Indes, l'éclat plus vif; mais la forme varie à l'infini et, par conséquent, la valeur de ces perles est sujette à de grandes fluctuations, suivant la qualité. La perle du Mexique et de Californie est en général creuse, baroque et d'un aspect vitreux.

La perle rose de Banhamas mérite aussi une mention particulière, d'abord parce qu'elle est très rare, ensuite parce qu'elle est d'un aspect tout différent de l'autre. Ressemblant au corail rose à première vue, elle est plus tendre de couleur et plus dure de peau. Elle a beaucoup d'éclat et sa peau est veloutée avec des reflets irrésistibles fort curieux.

En dehors des perles provenant des huîtres de la mer, il y a encore les perles que l'on trouve dans les rivières, principalement en Ecosse ou en Bavière. Ce sont des perles en général sphériques, mais d'un aspect vitreux.

CHOSSES ET AUTRES

Mgr Vannutelli a été nommé nonce du pape en Portugal.

On craint que la surdité dont souffre la princesse de Galles ne soit incurable.

M. le Dr E. Desjardins, oculiste de Montréal, est de retour de Rome, où il était depuis quelques mois.

On dit à Québec que le siège de feu l'hon. M. Price, au Sénat, a été offert à M. J.-G. Ross.

M. Landry, député de Montmagny, vient d'être créé chevalier de Saint-Grégoire le Grand.

On annonce que la rentrée des Chambres, à Ottawa, sera fixée au milieu de janvier.

Comme l'on s'y attendait, M. I. Belleau a été élu, à Lévis, par une majorité de 850 voix sur M. Samson.

L'hon. M. Wm. Miller, de Halifax, est nommé président du Sénat, en remplacement de M. MacPherson.

On cite le nom d'un jeune Sorelois, M. Matton, qui a remporté le prix de calligraphie, à l'exposition de Boston.

Le marquis de Landsdowne a manifesté l'intention de visiter Toronto et les villes de l'ouest vers la fin de décembre prochain.

Le modèle de la statue de sir George Cartier, exécuté par M. Hébert, de Montréal, a été placé dans la galerie des beaux-arts de cette ville.

Le journal *Blade*, de Brandon, Manitoba, réclame un ministre fédéral pour le Nord-Ouest, et veut que ce ministre soit l'hon. M. Royal.

On annonce d'Ottawa que le successeur du révérend Johnson, comme chapelain du Sénat, sera un prêtre catholique, le R. P. Dawson.

Pour le moment l'Angleterre refuse d'agir comme médiatrice entre la France et la Chine. Cette détermination pourrait bien hâter la solution de la question.

Les honorables MM. Ross et Taillon ont failli se noyer, dans la rivière Ste-Anne, il y a une couple de jours, leur embarcation ayant chaviré.

On dit que M. Coursol sera prochainement nommé sénateur. Il y aurait lutte dans Montréal-Est, où l'on parle de plusieurs candidatures.

S'il faut en croire les bruits, le duc d'Aumale aurait toute chance d'être porté à la présidence en France. Les

dépêches vont jusqu'à dire que le ministère actuel est favorable au rétablissement de la dynastie orléaniste.

M. Adolphe Martin, de Montréal, vient de partir pour Saint-Paul, Minnesota, où il doit prendre la rédaction du *Canadien*.

Le marquis de Lorne, la princesse Louise et leur suite se sont embarqués pour l'Angleterre samedi matin, à bord du *Sardinian*, de la ligne Allan.

Son Excellence le Commissaire Apostolique a fait visite au marquis de Lorne et à la princesse Louise, avant leur départ.

Le ministère des chemins de fer et des canaux a prolongé le délai pour la réception des soumissions pour l'amélioration des canaux du Saint-Laurent.

Il est rumeur que M. Pâquet, député de Lévis, est nommé shérif du district de Québec conjointement avec le fonctionnaire actuel, l'hon. M. C. Alleyn.

L'hon. M. Blanchet est entré lundi dans ses nouvelles fonctions de percepteur du revenu de la douane à Québec.

Sa Grandeur Mgr de Montréal est arrivée à Québec vendredi matin, et a eu une longue entrevue avec Son Excellence le Commissaire Apostolique.

On parle d'une grande exposition à Manitoba pour l'automne prochain. Cette exposition sera ouverte à toute la Puissance.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires de la compagnie du Grand-Tronc a eu lieu à Londres. Le rapport des directeurs, très satisfaisant, du reste, a été adopté à l'unanimité.

C'est le désir de la reine Victoria, paraît-il, que le marquis de Lorne soit envoyé comme vice-roi aux Indes. Le télégraphe, qui communique cette nouvelle, ajoute qu'il est douteux que ce désir soit agréé par le cabinet anglais.

Le czar de Russie a décidé de commencer enfin dans l'empire les réformes demandées depuis si longtemps par ses sujets. Le comte Tolstoï, ministre de l'intérieur, est chargé de soumettre à Sa Majesté un projet de constitution.

Le premier acte officiel du nouveau gouverneur-général sera de prendre en considération la demande de commutation de la sentence prononcée contre Maria McCabe, jeune fille de Hamilton, qui a été condamnée à mort dernièrement pour avoir tué son enfant.

Le *Star* presse les Anglais d'apprendre le français. Ce n'est pas sans à-propos. Nos concitoyens de la langue anglaise ignorent pour la plupart notre langue, tandis que les Anglais de Québec, Trois-Rivières, Iperville la savent et la parlent presque tous correctement.

Des télégrammes ont été envoyés à tous les évêques de la province, les invitant à se rendre à Québec sous le plus court délai. On dit que Son Excellence le R. P. Smeulders ne veut commencer aucune procédure avant d'avoir consulté l'épiscopat tout entier.

On annonce la mort de Mgr de Bonnechose, cardinal et archevêque de Rouen (France). Le prélat était né à Paris, en novembre 1800. Il avait par conséquent 83 ans révolus. Mgr de Bonnechose a siégé au Sénat; il était commandeur de l'ordre de la Légion d'honneur.

A St-Urbain-Premier est décédé, le 4 octobre dernier, M. Charles Ménard, un vétéran de 1812, âgé de 92 ans et 3 mois. Six de ses enfants lui survivent, l'aîné est âgé de 68 ans et le jeune de 41 ans. Il avait 57 petits-enfants, 150 arrière-petits-enfants et six arrière-arrière-petits-enfants.

Les habitants du centre de Montréal demandent que le palais de glace, l'hiver prochain, soit construit sur le Champ-de-Mars au lieu de la place "Dominion." Cette demande nous paraît juste. On ne saurait trouver d'endroit plus favorable que le Champ-de-Mars pour cette fin, et nous croyons que le palais de glace, si on doit en construire un tous les hivers, devrait s'élever alternativement sur la place "Dominion" et sur le Champ-de-Mars, afin de donner satisfaction à tout le monde.

Lord Landsdowne, notre nouveau gouverneur-général, a répondu en français et en anglais à l'adresse qui lui a été présentée par les citoyens de Québec. Il parle très bien notre langue, ce qui n'est pas très surprenant, puisque lord Landsdowne est fils d'une Française. D'ailleurs la plupart des membres de la noblesse anglaise parlent le français. C'est tout de même une attention délicate de la part de lord Landsdowne, d'avoir ainsi fait son premier discours en double, c'est-à-dire dans les deux langues officielles du pays.

Peu de personnes qui se disent troublées de temps à autre par la maladie des rognons, ou autres, ne doivent plus s'alarmer, car, avec les Amers de Houblon, ces maladies sont guéries comme par enchantement.



LA VEUVE

A. M. AUGUSTE VERMOND

DÉPUTÉ DE SEINE-ET-OISE

(De passage à Montréal)

LES EXCOMMUNIÉS

Voyez-vous, sur le bord de ce chemin bourbeux,
Cet enclos en ruine, où broutent les grands bœufs ?
Ici, cinq paysans—trois hommes et deux femmes—
Eurent la sépulture ignoble des infâmes !
Cette histoire est bien triste et date de bien loin.

Comme un soldat mourant la carabine au poing,
Québec était tombé. Sans honte et sans mystère,
Un Bourbon nous avait livrés à l'Angleterre !

Ce fut un coup mortel, un long déchirement,
Quand ce peuple entendit avec effarement,
—Lui qui tenait enfin la victoire suprême,—
Par un dernier forfait souillant son diadème,
Le roi de France dire aux Saxons :

—Prenez-les !

Ma gloire n'en a plus besoin ; qu'ils soient anglais !

O Lorraine ! ô Strasbourg ! si belles et si grandes,
Vous, c'est le sort au moins qui vous fit allemandes !

Des bords du Saint-Laurent, scène de tant d'exploits,
On entendit alors soixante mille voix
Jeter au ciel ce cri d'amour et de souffrance :
—Eh bien, soit ! nous serons français malgré la France !
Or chacun a tenu sa parole. Aujourd'hui,
Sur ce lâche abandon plus de cent ans ont lui ;
Et, sous le sceptre anglais, cette fière phalange
Conserve encore aux yeux de tous, et sans mélange,
Son amour de la France, et son cachet sacré.

Mais d'autres, repoussant tout servage exécré,
Après avoir brûlé leur dernière cartouche,
Renfermés désormais dans un orgueil farouche,
Révoltés impuissants, sans crainte et sans remord,
Voulurent, libres même en face de la mort,
Emporter au tombeau leur éternelle haine....

En vain l'on invoqua l'autorité romaine ;
En vain, sous les regards de ces naïfs croyants,
Le prêtre déroula les tableaux effrayants
Des châtimens que Dieu garde pour les superbes ;
En vain l'on épouva les menaces acerbes ;
Menaces et sermons restèrent sans succès !
—Non ! disaient ces vaincus : nous sommes des Français
Et nul n'a le pouvoir de nous vendre à l'enchère !

La foudre, un jour, sur eux descendit de la chaire ;
L'Eglise, pour forcer ses enfants au devoir,
A regret avait dû frapper sans s'émouvoir.

Il n'en resta que cinq.

Ceux-là furent semblables.

Dans leur folie altière, aux rocs inébranlables :
Ils laissèrent gronder la foudre sur leurs fronts,
Et malgré les frayeurs, et malgré les affronts,
Sublimes égarés, dans leur sainte ignorance,
Ne voulurent servir d'autre Dieu que la France !

La vieillesse arriva ; la mort vint à son tour.
Et, sans prêtre, sans croix, dans un champ, au détour
D'une route fangeuse où la brute se vautre,
Chaque rebelle alla dormir l'un après l'autre.
Il n'en restait plus qu'un, un vieillard tout cassé,
Une ombre ! Plus d'un quart de siècle avait passé
Depuis que sur son front pesait l'aigre anathème.
Courbé sur son bâton branlant, la lèvre blême,
Sur la route déserte, on le voyait souvent,
A la brune, rôder dans la pluie et le vent,
Comme un spectre. Parfois, détournant les paupières
Pour ne pas voir l'enfant qui lui jetait des pierres,
Il s'enfonçait tout seul dans les ombres du soir.
Et plus d'un affirmait avoir cru l'entrevoir
(Les vieilles du canton s'en signalaient interdites),
Agenouillé, la nuit, sur les tombes maudites.

Un jour, on l'y trouva roide et gelé. Sa main
Avait laissé tomber sur le bord du chemin,
Un vieux fusil rouillé, son arme de naguère,
Son ami des grands jours, son compagnon de guerre,
Son dernier camarade et son suprême espoir.
On creusa de nouveau dans le sol dur et noir ;
Et l'on mit côté à côté, en la fosse nouvelle,
Le vieux mousquet français avec le vieux rebelle !

Le peuple a conservé ce sombre souvenir.
Et lorsque du couchant l'or commence à brunir,—
Au village de Saint-Michel de Bellechasse,
Le passant, attardé par la pêche ou la chasse,
 Craignant de voir surgir quelque fantôme blanc,
Du fatal carrefour se détourne en tremblant.

Donc ces cinq paysans n'eurent pour sépulture
Qu'un tertre où l'animal vient chercher sa pâture !
Ils le méritaient, soit ! Mais on dira partout
Qu'ils furent bel et bien cinq héros après tout !
Je respecte l'arrêt qui les frappa, sans doute ;
Mais, lorsque le hasard me met sur cette route,
Sans demander à Dieu si j'ai tort en cela,
Je découvre mon front devant ces tombes-là !

ENVOI

Ami, vous retournes au vieux pays de gloire
Qu'on appelle la France, et qu'on aime à genoux :
Si l'on vous y parle de nous,
Racontez cette histoire !

Louis FÉLIX.

LE MOULIN ROUGE

PROLOGUE

LE MARIAGE DE LASCARS

XXII

A BOUGIVAL

A l'époque où se passaient les faits que nous racontons, Bougival ne ressemblait guère à ce qu'il est devenu de nos jours. Les innombrables et élégantes habitations, tout à fait parisiennes, dont les vastes jardins remplis de verdure et de fleurs descendent presque jusqu'aux rives de la Seine, n'existaient point encore. Des bois touffus s'élevaient sur les flancs de la colline couronnée par le pavillon de Luciennes, cadeau royal de Louis XV à la comtesse du Barry. Bougival n'était alors qu'un tout petit village, ou pour mieux dire un hameau presque exclusivement habité par des paysans et des pêcheurs.

Le cocher se pencha vers la portière, que fermaient, au lieu de vitrage, des rideaux de cuir et demanda :

—Faut-il arrêter bourgeois ?

—Pas encore, répondit Lascars.

—Nous sommes à Bougival, cependant.

—Continuez jusqu'à l'extrémité du village, et ne faites halte que lorsque vous aurez dépassé de deux cents pas la machine de Marly.

—Voilà qui augmente encore la course ! murmura le cocher en grommelant, selon la coutume à peu près invariable de ses pareils.

Au bout d'un quart d'heure le sacre s'arrêtait, laissant derrière lui les constructions énormes, les engrenages bizarres, les échafaudages quasi-fantastiques, de la célèbre machine construite pour Louis XIV, par Rennequin-Sualem, dans le but d'envoyer jour et nuit aux bassins et aux fontaines jaillissantes du royal Marly d'énormes quantités d'eau.

Lascars mit pied à terre, il paya le cocher et franchit le seuil d'un petit cabaret tapissé de vignes vierges, situé sur la berge même de la rivière et ombragé par trois tilleuls deux fois séculaires, aux basses branches desquels étaient suspendus des filets de toutes sortes.

Une plaque de fer-blanc, accrochée au-dessus de la porte et illustrée par un pinçon naïf, offrait aux regards une pyramide de goujons frits et dorés, sur un plat de faïence blanche et bleue, et un verre énorme rempli jusqu'aux bords d'un liquide violacé qui devait être du vin de Suresnes ou d'Argenteuil.

Trois ou quatre petites tables de bois, placées sous les grands arbres, attendaient les amateurs de fritures et de vin violet, et plusieurs bateaux, les uns grossièrement gondonnés, les autres fraîchement peints de couleurs vives, étaient destinés, ceux-ci aux pêcheurs pour les nécessités de leur métier, ceux-là aux promeneurs du dimanche.

Quiconque connaît un peu les environs de Paris, quiconque a suivi du moins la route impériale conduisant à St-Germain par Courbevoie, Nanterre et Rueil, doit savoir que la Seine, à la hauteur de Bougival, se divise en deux bras qui se rejoignent presque en face du village de Port-Marly, et qui étirent entre leurs ondes jumelles une île étroite et longue, appelée aujourd'hui, nous le croyons du moins, l'île d'Aligre.

Au bord de cette île, de l'autre côté du premier bras de la Seine et précisément en face du petit cabaret dont nous venons de parler, s'élevait, moitié sur pilotis et moitié sur la terre ferme, une maison assez vaste, au devant de laquelle une large estacade s'étendait dans la rivière.

Cette maison, vue depuis la rive où se trouvait Lascars, offrait l'aspect de délabrement d'une tristesse indicible. Les lichens et les mousses rongeaient les tuiles de son toit. Les pierres avaient pris une teinte sombre, les pilotis et les planches de l'estacade étaient devenus noirs comme de l'encre.

Un mur en grossière maçonnerie, percé d'une ouverture dont la porte n'existait plus, entourait un terrain de deux arpents, attenant à la maison, terrain inculte depuis un grand nombre d'années et encombré de broussailles luxuriantes et de végétations parasites d'une incomparable vigueur.

Il suffisait de jeter un coup d'œil sur la construction dont nous venons de tracer un croquis rapide, pour se convaincre qu'elle était inhabitable, et probablement inhabitable.

Il pouvait être cinq heures de l'après-midi. Le soleil, à son déclin, répandait des traînées de poudre d'or sur les méandres prochains de la Seine et noyait au sein d'une buée lumineuse les horizons lointains.

Seule, au milieu de cet étincelant ensemble, la maison déserte se trouvait dans l'ombre, et son toit lépreux, ses noires murailles, ses étroites fenêtres aux vitres brisées, formaient un sombre repoussoir et évoquaient involontairement dans l'esprit des idées lugubres et de fâcheux augures.

Roland de Lascars, nous l'avons dit, franchit le seuil du cabaret et se trouva dans une petite pièce assez malpropre, servant tout à la fois de salle commune et de cuisine, et dont les murailles blanchies à la chaux avaient pour tout ornement des images d'Epinal, remarquables par la crudité de leurs violentes enluminures.

Il se trouva en face d'une vieille paysanne qui distribuait sur le carrelage quelques poignées de grain à deux grosses poules blanches et noire, accompagnées de leurs couvées abondantes.

Lascars était vêtu simplement, nous le savons, mais, malgré la modestie de son costume, il avait grand air ; la bonne femme du cabaret lui trouva tout à fait la physionomie d'un seigneur, et se dit qu'il devait être clerc de procureur pour le moins.

—Qu'y a-t-il pour votre service, mon beau monsieur ? lui demanda-t-elle avec une révérence pleine de déférence et de respect.

Par suite des circonstances que nous connaissons, Lascars était à jeun depuis la veille au soir, après avoir passé sur pied la nuit tout entière. Il mourait littéralement de faim.

—Ma bonne femme, répondit-il en posant sa valise sur la table, je voudrais dîner.

—Dîner ! répéta la paysanne d'un air consterné.

—Est-ce que ça ne se peut pas ? demanda le baron non sans quelque inquiétude.

—Oh ! quand à ce qui est de se pouvoir, ça se peut tout de même... mais... Elle s'interrompit.

—Mais quel ? reprit le baron.
—Vous tombez bien mal aujourd'hui, mon digne monsieur. Pendant la semaine, nous ne voyons jamais personne, aussi, c'est seulement le dimanche que nous avons de la viande et du pain blanc.... nous faisons venir ça de la ville.

—Enfin, aujourd'hui, que pouvez-vous m'offrir ?
—Pas grand-chose. J'ai du pain bis de la semaine dernière. Je vous ferai une omelette avec une friture et des écrevisses.... aurez-vous assez de ça ?

—Eh ! bonne femme, c'est un festin de prince que vous me proposez-là ! servez-moi vite, et je n'aurai rien à désirer.

—Dame ! il faut le temps d'allumer le feu, de battre les œufs et d'aller chercher les poissons et les écrevisses dans la boutique. Mais je vas m'y mettre tout de suite, et, foi, de mère Durocher, je ne perdrai pas une minute.

—Dans combien de temps serez-vous prête ?

—Aux alentours d'une petite demi-heure, vous pourrez vous mettre à table.

—D'ici là je vais donc tuer le temps de mon mieux.

—C'est ça, mon digne monsieur.... Il y a un proverbe qui dit : *Il faut tuer le temps, de peur qu'il ne nous tue....* Le proverbe a raison.

—Vous avez des bateaux ?

—Oui, oui, oh ! nous en avons des petits et des grands.

—Détachez-en un, je vous prie, je vais faire une promenade.
—C'est que, voyez-vous, reprit la vieille, les bateaux ne manquent pas, mais il n'y a personne pour les conduire, attendu que mes deux fils sont à la pêche, du côté du Pecq, et qu'ils ne reviendront qu'à la nuit tombée.

—Peu importe, je sais manier les avirons.

—Alors c'est différent, descendez avec moi, je vas vous décrocher un bachot.

Lascars et la mère Durocher sortirent de la petite auberge, et, foulant un gazon d'une incomparable finesse, ils arrivèrent au bord de l'eau.

La bonne femme décroche la chaîne d'une embarcation de moyenne grandeur, peinte en rouge vif, avec une bande blanche à la ligne de flottaison. Lascars s'installa sur le banc de nage et saisit les rames lourdes que de gros anneaux de fer unissaient aux tolets.

—Surtout, ne vous en allez pas trop loin, dit la vieille.

—Je ne ferai que traverser la rivière, répliqua le baron, et visiter la maison déserte qui se trouve en face de nous.

—Le *Moulin Rouge* ! s'écria la mère Durocher avec une expression d'effroi.

—Oui, le *Moulin Rouge*, puisque c'est ainsi que vous appelez ce logis antique.

—Mon digne monsieur, reprit la vieille femme, si vous voulez m'en croire, vous vous garderez bien d'en rien faire.

—Pourquoi donc ?

—Parce que le *Moulin Rouge* est une maison maudite.... Le diable s'en est emparé, et il y revient des esprits.

—Qui dit cela ?

—Tout le monde dans le pays.

—Ces esprits dont vous parlez, les avez-vous vus ?

—Mon digne monsieur, il y a trois ou quatre ans, j'avais un de mes deux garçons bien malade, et je le veillais.... une nuit, en regardant par la fenêtre, j'ai vu comme je vous vois, une petite lumière allant et revenant dans le *Moulin Rouge*.... il est bien clair que c'était le diable, car enfin, je vous le demande, qui donc auriez-vous voulu que ça fusse ?

Lascars, au lieu de répondre, haussa les épaules, et, maniant les avirons d'une main vigoureuse, il fit voler la barque sur les eaux profondes et transparentes de la Seine.

XXIII

LE MOULIN ROUGE

—Croyez-moi, mon digne monsieur.... croyez-moi !.... répétait la mère Durocher d'une voix de plus en plus haute, tandis que le baron s'éloignait rapidement. N'allez point au *Moulin Rouge*.... c'est une maison qui porte malheur....

Lascars ramait avec un redoublement de vivacité.

En quelques minutes il eut franchi les trois quarts de la rivière et il engagea sa barque dans le dédale de pieux à moitié pourris qui formaient une sorte de périlleux archipel en avant de l'estacade. Après avoir fait preuve de beaucoup d'adresse et d'une singulière justesse de coup d'œil dans cette dernière partie de sa traversée, il atteignit un escalier moussu et disjoint dont les plus basses marches disparaissaient sous l'eau, et qui conduisaient à la maison.

Il passa la chaîne du bateau dans un anneau de fer rongé par la rouille et il regarda, pendant quelques secondes, de grandes roues disloquées qui se trouvaient de beaucoup au-dessus du niveau actuel de la rivière, et qui prouvaient jusqu'à l'évidence que la maison abandonnée avait été jadis un moulin.

Ce moulin, ainsi que l'enclos qui en dépendait, appartenait depuis un temps immémorial à la famille des barons de Lascars. Il s'était vu, pour ainsi dire, condamné à mort, sous le règne de Louis XIV, par les travaux de Rennequin-Sualem et par le barrage immense sur lequel reposait la machine de Marly.

Le grand-père de Roland, largement indemnisé, aux frais de la cassette royale, du préjudice que lui causait le changement de niveau des eaux de la Seine, métamorphosant son moulin en une maison presque sans valeur, avait donné l'ordre de louer cette maison pour le prix qu'on en trouverait, mais l'isolement d'un logis situé dans une île absolument déserte, éloignait les amateurs ; aucun locataire ne se présenta.

La maison, que les teintes sanglantes de sa toiture et de ses murailles faisaient nommer le *Moulin Rouge*, resta par conséquent désert pendant une longue suite d'années, elle se délabra peu à peu, et en raison de cette solitude, de cet abandon, de ce délabrement elle devint matière à légendes....

Il est remarquable qu'à toutes les époques et chez tous les peuples, les logis déserts ont passé pour être hantés par le diable.... Rien au monde, d'ailleurs, ne nous semble plus illogique que cette superstition, car enfin n'est-il pas de la dernière évidence que si le diable se donnait la peine de quitter son royaume infernal et de se manifester parmi nous, il rechercherait de préférence les cités populeuses, les grandes agglomérations humaines, et dédaignerait profondément les lieux isolés ?....

Le diable, au sein de la solitude, ne se comprend pas !....

Lascars se savait propriétaire du *Moulin Rouge*, et il connaissait la situation exacte de cet immeuble (comme on dit en style d'acte notarié) mais il n'en avait jamais franchi le seuil.

A maintes reprises, il s'était livré à des tentatives d'emprunt, en offrant au prêteur pour gage fallacieux, le *Moulin Rouge* et ses dépendances....

Hélas! renseignements pris, les juifs les plus juifs, les usuriers. Les plus aventureux, avaient refusé de prêter la moindre somme sur cette mesure à moitié croulante, dont on ne pouvait tirer parti, et qui ne représentait aucune valeur positive.

Lascars était donc resté propriétaire, bien à son corps défendant, et, pour la première fois de sa vie, il songeait à utiliser sa propriété.

Il gravit les marches de l'escalier, il souleva le loquet d'une porte verroulée et il entra dans une grande pièce où se voyaient, sous une épaisse couche de poussière et de toiles d'araignées centenaires, les meules à moudre le grain, les auges de pierre à recevoir la farine, les rouages de fer et de bois multipliés, enfin tout l'outillage d'un moulin de quelque importance.

Quatre portes latérales donnaient accès dans des chambres dévastées qui n'offraient aucune trace d'ameublement, et dont les fenêtres conservaient une moitié, tout au plus, de leurs petits carreaux verdâtres.

L'une de ces chambres, au bon vieux temps, avait été destinée sans doute à loger le maître lorsqu'il daignait venir visiter les travaux du moulin.

Une boiserie de noyer, d'un assez bon style, couvrait les murailles. Le plafond, coupé dans sa largeur par deux maîtresses poutres, était divisé en une foule de petits compartiments enluminés de couleurs vives, et enfin, au couronnement de la haute cheminée de pierre polie, se voyait l'écusson des Lascars sculpté en relief.

—Mes ancêtres avaient-ils donc prévu qu'un de leurs descendants viendrait un jour ici chercher asile contre les huissiers et les recors? se demanda le baron avec amertume.

Après avoir achevé rapidement son examen de l'intérieur du Moulin Rouge, Lascars voulut visiter l'enclos, mais il lui fut impossible de pénétrer dans cette véritable forêt vierge de ronces et d'épines, dans ce fouillis inextricable de chardons, d'orties, de plantes parasites de toutes les espèces et de toutes les tailles.

On ne pouvait deviner la place occupée jadis par les allées rectilignes du petit jardin.

Quelques arbres fruitiers, démesurément développés, jouaient, dans l'enclos, le rôle d'arbres de haute futaie dominant un épais fourré. Un poirier, surtout, était devenu gigantesque et ressemblait de loin à un chêne de la plus vaste envergure.

—Affreux séjour! pensa Lascars en soupirant.

Mais presque aussitôt, il ajouta :

—Que m'importe, après tout... quoi qu'il arrive, je souffrirai peu de temps ici, car ou je trouverai moyen d'en sortir bientôt pour rentrer dans le monde, triomphant et plus riche que jamais, ou du moins j'y mourrai vite d'ennui et de chagrin!

Après avoir formulé les réflexions philosophiques que nous venons de reproduire, Lascars remonta dans son bateau et reprit le chemin de l'autre rive, où il arriva sans encombre.

La mère Durocher venait de mettre le couvert dans la salle basse du cabaret.

Une petite table, couverte d'une nappe bien blanche, supportait un quartier de pain bis et une cruche de vin d'Argenteuil.

On entendait crépiter l'omelette et pétiller la friture; le court-bouillon fortement assaisonné, où les brunes écrevisses s'empourpraient, répandait dans l'atmosphère un parfum de bon augure, très capable de faire venir l'eau à la bouche d'un gourmand.

Lascars mourait de faim, nous le savons; il se mit à dévorer et il lui sembla faire le meilleur repas de sa vie entière.

La mère Durocher le regardait d'un air de satisfaction manifeste.

—Vertu de ma vie! se disait-elle tout bas avec un légitime orgueil, au moins voilà un digne monsieur qui rend justice à ma cuisine!

(La suite au prochain numéro.)

NOS GRAVURES

Le docteur Thuillier

Le Dr Thuillier, un des membres de la mission envoyée en Orient, à l'instigation de M. Pasteur, pour étudier le choléra, est mort à Alexandrie, atteint par cette maladie. Aussitôt cette nouvelle douloureuse arrivée à Paris, M. le président du conseil, ministre de l'instruction publique, a télégraphié à M. Pasteur, qui se trouve actuellement à Arbois (Jura), pour le charger de transmettre en son nom à la famille du Dr Thuillier l'expression de sa profonde sympathie.

M. Thuillier était né à Amiens, le 4 mai 1856. Il fit ses études dans cette ville, puis vint en 1877 à l'École normale, où il fut admis troisième. Il en sortit, en 1880, premier agrégé de physique. Il y rentra aussitôt comme préparateur au laboratoire de chimie physiologique, celui de M. Pasteur. Son nom fut désormais joint à celui de MM. Chamberland et Roux dans toutes les notices que l'illustre maître écrivit sur ses travaux et ceux de ses collaborateurs. M. Thuillier avait pris part aux célèbres expériences de Pouilly-le-Fort (mai 1881), qui démontrèrent l'efficacité de la vaccination charbonneuse. Au mois de septembre de la même année, il fut envoyé en Hongrie et dirigea des expériences publiques de vaccination à l'Institut vétérinaire de Buda-Pesth et dans la ferme de Kapuvar. D'avril à juin 1882, il remplit une mission analogue en Prusse, et dirigea les expériences de Paekisch et de Burohütz. Parmi les divers travaux entrepris au laboratoire de M. Pasteur, il s'occupait spécialement du rouget des porcs et de la fièvre typhoïde des chevaux. M. Thuillier n'était point médecin, comme le font supposer la plupart des dépêches d'Alexandrie; il appartenait à l'Université et à l'École normale, pour qui sa mort est un titre de gloire en même temps qu'un deuil bien cruel.

C'est au milieu de ses expériences qu'il faisait sur les cholériques de l'hôpital Ghedid que l'infortuné jeune homme a été atteint. Il est mort du choléra algide.

Les funérailles ont eu lieu au milieu d'un immense concours de la population européenne. Les consuls, le corps médical tout entier, les membres des missions, les chirurgiens de l'armée anglaise, la colonie française, ont tenu à le conduire jusqu'à sa dernière demeure. Il a été enterré au cimetière de la porte Rosette.

On ne saurait assez rendre hommage à ces généreux dévouements, dont une mort obscure arrête l'élan noble et désintéressé. Il faut les saluer lorsqu'on les rencontre et en exalter la mémoire. Nous publions le portrait de l'intéressant et jeune martyr de la science, qui a payé de sa vie le dessein qu'il se proposait, en s'efforçant de préserver l'existence de ses semblables contre l'épouvantable fléau qui vient de faire des ravages si cruels en Egypte.

M. Henri Conscience

Henri Conscience, le célèbre romancier flamand, vient de mourir récemment.

Il était né à Anvers (Belgique), le 3 décembre 1812. Son père, Français d'origine et longtemps employé dans la marine impériale, s'établit après 1815 à Anvers, où il spécula sur l'achat et la construction des navires. En 1829, son goût pour les livres entraîna Henri Conscience à se faire instituteur. Après la révolution belge de 1830, il s'engagea et devint le poète de l'armée. Libéré en 1836 avec le grade de sergent-major, il fut amené ensuite à rompre avec sa famille et à gagner sa vie. Tour à tour garçon jardinier, employé aux archives d'Anvers, greffier d'une académie artistique, Henri Conscience reçut en 1845 le titre de professeur à l'Université de Gand, et devint le précepteur des enfants du roi Léopold. Il fut nommé ensuite commissaire de l'arrondissement administratif de Courtrai.

A l'époque où Conscience quitta le service, un parti nombreux tentait de reconstituer en Belgique une littérature flamande. Henri Conscience se dévoua à cette cause et publia, en 1837, l'*Année des miracles*, qui est moins un roman qu'une série de brillants tableaux dramatiques sur la période espagnole des Flandres: on l'accueillit avec faveur. Il composa, la même année, un recueil de légendes et de poésies flamandes, intitulé *Phantasia*. Sa réputation de romancier national date du *Lion de Flandre*, dont le héros est le comte Robert de Béthune, l'adversaire de Philippe le Bel. Quittant les légendes du moyen âge, Henri Conscience a fait revivre, en de gracieuses ébauches, les mœurs de la Flandre moderne: *Heures du soir*, le *Consuet*, le *Genêt homme pauvre*. On cite encore de lui *Jacques Artevelde* (1849), *Scènes de la vie flamande*, l'*Orpheline*, *Batavia*, la *Guerre des paysans*, la *Voluse d'enfants* (1870), le *Gant perdu* (1872), le *Remplaçant* (1875).

Henri Conscience a publié ses *Mémoires* dans la *Revue Contemporaine* (1858). Depuis qu'il avait entrepris la restauration d'un idiome abandonné, il refusait de donner à ses idées une autre forme que le flamand, protestant sans cesse contre l'introduction de la langue française. Traduits depuis longtemps en anglais, en allemand, en danois, en italien, ses romans ne l'ont été que tardivement en français. Nous venons de citer les principaux d'entre eux.

La Veuve

Le tableau de M. Renouf, *la Veuve*, est une œuvre imposante et simple qui frappe, attire et captive l'attention.

Un tout petit coin de cimetière de village situé sur le bord de la mer; il est jonché par des tombes qui rappellent un peu, par leur forme étrange, les pierres celtiques que l'on rencontre dans les landes sauvages de la vieille Armerique.

A genoux devant l'un de ces simples et pieux monuments, une femme, jeune encore, s'absorbe dans une méditation profonde, tandis qu'au loin, le grondement des flots ravive ses souvenirs cruels. Celui qu'elle pleure était marin;—et l'enfant, qu'attend, à ses côtés, qu'elle ait fini sa prière, prendra la mer, sans doute aussi, quand l'âge sera venu.

Alors la pauvre femme n'aura plus de repos. Ses regrets se mêleront aux inquiétudes, et ses jours finiront dans des tourments sans cesse renouvelés. N'est-ce pas là tout ce que l'on peut lire sur le front grave de cette paysanne vieillie avant l'âge et s'inclinant humblement dans un sentiment d'impuissance résignée, sous la menace de la destinée qui la condamne à une vie dure et sans joie!

Les Infortunés

M. Geoffroy a l'habitude de nous montrer de joyeux espégleux aux mines roses, aux yeux étincelants, prenant leurs ébats ou faisant leurs niches. La note d'aujourd'hui est plus sombre, mais n'en est pas moins intéressante. Il semblerait que l'artiste, déjà très connu quoique très jeune, ait serré davantage son pinceau pour nous montrer ses *infortunés* et pour nous apitoyer davantage sur leur sort. C'est une porte de l'hôpital Saint-Louis qu'il ouvre devant nous, et notre cœur se serre et nos yeux se mouillent de larmes, tant le peintre

a mis de sentiment—disons de vérité—dans son œuvre. Voici les vers qu'a faits sur ce sujet M. de la Villehervé, et qui compléteront la pensée de l'artiste :

LES INFORTUNÉS

Une salle. Il fait noir. Il fait froid. La fenêtre
Donne sur une cour et montre des barreaux,
Et le soir peut mourir et le jour peut renaitre
Sans qu'un éclair joyeux s'allume en ses carreaux.

C'est l'Hôpital! Mais, chose atroce et qui torture,
Ce n'est pas la maison dernière où les vieillards,
Après la lutte, iront dormir à l'aventure
Et fermeront leurs yeux obscurcis de brouillards.

Non. Ceux que l'on accueille ici, dans nul orage
N'ont senti sous l'Envie oblique et les Affronts
Leurs épaules ployer et fléchir leur courage,
Et le travail n'a pas mis sa ride à leurs fronts.

Troupe folle et charmante aux tignasses mêlées
D'herbes et d'épis d'or et de souples roseaux
Ils devraient s'en aller dans les calmes vallées
Avec les papillons légers et les oiseaux....

Eux pourtant, des enfants! alors que les féeries
D'avril parmi la mousse éveillent des clartés,
Ils ont des yeux battus, des lèvres défeurées,
Et plantent dans leurs draps des ongles irrités.

C'est que, domptés d'avance et voués aux Furies
Et courbant constamment un dos épouvanté,
Ils portent, chair débile, os mangés de caries,
Le fait d'une odieuse et sombre hérédité :

Que ce n'est pas leur droit de rire et d'être roses
Et de vivre avec les espoirs vertigineux :
Qu'ils l'essaieraient en vain, mais qu'ils sont aux Névroses
Et que la multiforme Anémie est en eux.

R. DE LA VILLEHERVÉ.

DE TOUT UN PEU

La Virginie commence à transformer une partie de sa récolte de *peanuts* en farine. La récolte moyenne s'élève à environ 2,000,000 de minets.

Le nombre de soldats pensionnés par le gouvernement américain est de 303,000, et il y a encore 244,000 réclamants qui attendent la décision des autorités. Le montant payé cette année est de \$86,575,000. On voit que les frais de la guerre se maintiennent dans les hauts prix.

Gigot de mouton bouilli, sauce aux câpres.—Mettez le gigot dans une braisière ou dans un pot-au-feu. Quand il a écumé, assaisonnez-le de carottes, oignons, bouquet de persil, ciboules, girofle, laurier et gousse d'ail; laissez cuire deux heures, puis égouttez-le et servez avec une sauce blanche aux câpres.

L'acide sulfurique est, dit-on, un agent simple mais certain pour reconnaître le beurre pur du beurre falsifié. Le beurre pur, frais, jaune, mis en contact avec l'acide sulfurique devient presque blanc, alors que celui qui contient de l'oléomargarine devient d'un rouge cramoisi. Lorsque le beurre est falsifié avec du saindoux ou des huiles, la réaction montre toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Une nouvelle lampe électrique, d'une puissance de 4,000 bougies, vient d'être adoptée à l'usage des locomotives dans Indianapolis (Etats-Unis). Elle éclairera la voie à un mille en avant, et le générateur, mu par la vapeur, est à la portée du mécanicien; la même machine servira également à éclairer les ponts, les passages et les tunnels.

Un fil électrique, placé sur la voie à un demi-mille en avant et à un demi-mille en arrière, sera relié aux lampes des tunnels ou des ponts. Un balai, descendu de la dynamo placée sur la machine, sera disposé de manière à toucher le fil aussitôt qu'il sera rencontré. Les lampes seront ainsi éclairées aussitôt après que la brosse aura touché le fil et éteintes après son passage.

Un savant vient de dresser le tableau suivant du mouvement de la population catholique depuis le premier siècle de l'ère chrétienne :

1er siècle.....	500,000
2e —	2,000,000
3e —	5,000,000
4e —	10,000,000
5e —	15,000,000
6e —	20,000,000
7e —	25,000,000
8e —	30,000,000
9e —	40,000,000
10e —	58,000,000
11e —	70,000,000
12e —	80,000,000
13e —	85,000,000
14e —	90,000,000
15e —	100,000,000
16e —	128,000,000
17e —	185,000,000
18e —	250,000,000
19e siècle, à la fin de l'année 1877..	300,000,000



LES INFORTUNÉS

NOUVELLES DIVERSES

—La pêche du hareng sur les îles du Cap Breton est presque totalement manquée.

—Le système de la crémation des cadavres vient d'être autorisé légalement en Portugal.

—On télégraphie d'Alexandrie que le choléra a fait vingt-cinq victimes nouvelles au Caire, Egypte.

—Deux ours énormes, qui ont été tués dans le comté de Lotbinière, ont été transportés à Québec.

—Suivant le *Gaulois*, de Paris, le prince Jérôme-Napoléon est déterminé à publier un manifeste politique.

—Une explosion a eu lieu dans une des houillères de Stoke-sur-la-Trent (Angleterre), et six personnes ont été tuées.

—Le gouvernement français est décidé à s'opposer à l'expulsion des princes d'Orléans demandée par certains membres de la Chambre des députés.

—Malgré les efforts du cardinal Manning, c'est à Oxford et non à Londres que sera fixée l'Université catholique.

—C'est le navire français *Vaudreuil* qui est parti de Tamatave pour aller bombarder les ports du sud de Madagascar.

—Un nommé Alfred Frisen, demeurant à dix milles de Newcomerstown, dans l'Ohio, a tué sa femme et ses trois enfants, puis ensuite s'est suicidé.

—L'ex-Père Hyacinthe est attendu à New-York dans quelques jours. Il doit faire une tournée en conférence aux États-Unis.

—Le prince Bismarck est fort vexé, paraît-il, de l'influence qu'a prise lord Dufferin à Constantinople. Il est de fait que notre ancien gouverneur a presque à lui seul l'oreille du sultan.

—Le gouvernement anglais vient de se plaindre à la France des retards qu'elle met au règlement de la question de Madagascar. Les intérêts commerciaux en souffrent, dit-il.

—Sir Moses Montefiore, le fameux philanthrope italien-juif, créé chevalier anglais par la reine Victoria, a célébré vendredi dernier le centième anniversaire de sa naissance.

—On nous apprend que M. F.-D. Monk, le nouveau commissaire des écoles catholiques, prépare un mémoire en réponse au rapport fait par la commission royale sur l'enquête tenue à Montréal l'hiver dernier.

—Il paraît à peu près décidé que l'usine de sucre de betteraves de Berthier sera réouverte au printemps. M. Legru est revenu au Canada, accompagné de M. Buzin, chimiste français.

—Le *Circassian* avait, paraît-il, dans sa cargaison, de 4 à 5000 barils de raisins d'Almeria. C'est l'envoi le plus important de ce genre qu'un navire ait jamais amené.

—Le gouvernement chinois a versé à la mission française de Szechuen la somme de \$60,000 en réparation du meurtre commis le 1er avril dernier sur la personne du révd père Terrasse, missionnaire.

—Près de Columbia, Floride, un jeune enfant noir, laissé seul à la maison, a été dévoré par les fourmis qui lui ont pénétré par millions dans la bouche, le nez, les yeux et les oreilles.

—La colonie française en Egypte, désireuse de perpétuer la mémoire de Louis Thuillier, membre de la mission Pasteur, et qui a péri victime de son dévouement à la science, a décidé de lui élever un monument.

—Le conseil municipal de Paris a adopté une proposition par laquelle il remercie les autorités municipales de Boston de la réception hospitalière qu'elles ont faite aux délégués de la municipalité de Paris à l'exposition de Boston.

—Le lieutenant-gouverneur a lancé une proclamation changeant le chef-lieu du district judiciaire de Kamouraska, et l'établissant à Fraserville, où tous les livres, registres et documents vont être envoyés.

—Le *Télégraphe*, de Paris, dit que le général Campenon, ministre de la guerre, se propose de modifier le système pour la mobilisation de l'armée. Le général Campenon, paraît-il, considère qu'une guerre avec l'Allemagne est fort probable.

—Depuis les derniers événements, à Canton, la population chinoise s'est tellement montée contre les Portugais que ces derniers croient courir d'aussi grands dangers que les Français actuellement en cette ville.

—Un soulèvement général des sauvages a éclaté au Mexique, il y a quelque temps déjà. Les troupes mexicaines n'ont pu en avoir raison jusqu'aujourd'hui. Sur certains points elles sont même sur la défensive.

—Les petits jurés de Québec ont rendu un verdict d'acquiescement dans la cause de Thomas Savard, Philippe Drolet, Jean Lortie et Joseph Savard, accusés de coups de feu et blessures, le 4 juin 1883, à Charlesbourg.

—Une explosion s'est produite à Naples dans une des salles du palais royal que l'on était à réparer. Deux ouvriers ont été blessés grièvement et l'excitation est grande dans la ville. On ne connaît point la cause de cet accident.

—Un nommé McLaughin a, paraît-il, découvert dans les montagnes Rocheuses, une mine d'argent d'une grande richesse. De vieux mineurs prétendent que les échantillons apportés à Calgary rapporteraient \$30,000 par tonne.

—La nouvelle de la mort de Si Sleman, le chef de l'insurrection en Algérie, est confirmée. Il avait été invité à un banquet par deux autres chefs qui l'ont fait décapiter et ont ensuite envoyé sa tête au sultan du Maroc.

—La Société géographique de France vient d'appréhender la mort, au Congo, de l'abbé Guyot, missionnaire français qui avait l'an dernier parcouru la région des grands lacs de l'Afrique, au sujet de laquelle il avait rapporté d'intéressantes informations géographiques.

—Deux meurtres commis à Strasbourg causent beaucoup d'excitation. L'une des victimes était un élève en pharmacie et son cadavre a été affreusement mutilé; l'autre, un soldat qui était de faction, a été trouvé mort près de son poste et ayant le crâne fracturé. On ne connaît pas les auteurs de ces crimes.

—Un compte-rendu de la bataille de Hué, au Tonkin, parvenu à Paris, dit que les matelots français, rendus furieux par la chaleur et l'excitation, ont massacré un grand nombre d'Annamites qui se sont trouvés enveloppés dans un village en feu.

—Au nombre des passagers arrivés du Havre à New-York, par le steamer *St-Germain*, sont les sœurs Mary-Stanislas et Aurèle, qui ont rendu de grands services pendant la guerre franco-allemande en qualité de directrices des ambulances américaines. Ces religieuses dévouées appartiennent à l'ordre français du Bon Secours auquel était confié le service des ambulances.

—Il y a actuellement 360 élèves au collège d'Ottawa. Sur ce nombre 230 sont internes et 130 sont externes. On se propose d'agrandir le collège de façon à lui donner 400 pieds de façade, avec une nouvelle aile de 140 pieds, on pourra alors recevoir 350 pensionnaires. On espère que ces travaux seront complétés pour la rentrée des élèves en septembre 1884.

—Il y a quelques jours, un accident jeta la population de Berthier dans la consternation. Au moment où un jeune homme de 16 ans, du nom de Rocrét, plaçait un fusil chargé sur une armoire, le chien de l'arme s'abattit, et toute la charge porta sur le front d'une sœur du jeune Rocrét, âgée de huit à dix ans, qui se trouvait à environ cinq pieds de son frère. La malheureuse victime de ce funeste accident eut le crâne terriblement fracassé et expira instantanément.

—Le R. P. Joachin Ferrini a démontré, par de nombreux et décisifs documents publiés et commentés par lui-même, que le mois de Marie fut véritablement célébré pour la première fois avec la solennité actuelle en 1784, dans l'église de la Visitation des Pères, ministres des infirmes, à Ferrare. Cet usage parut si beau et si touchant, qu'il se répandit avec rapidité, et que le pape Pie VI attachait des indulgences à cette pratique dévote. Avant ce temps, le mois de Marie était célébré en famille.

Ainsi, on fêterait l'année prochaine le centième anniversaire du mois de Marie.

Je m'empresse de témoigner en faveur de vos Amers de Houblon. Je croyais que c'était un composé de plantes amères et d'alcool; à ma grande surprise c'est un délicieux breuvage. Mesdames Cresswell et Connor; ont aussi essayé ces Amers et elles les ont trouvés supérieurs pour les dérangements de l'estomac, les maux de tête, etc. Depuis que je fais usage des Amers de Houblon, nous n'avons plus besoin de médecin pour la famille.

S. GILLILAND,
Pithsburg, Penn.

Les anciens Canadiens connaissent l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de McGALE, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

Comment se font certains mariages américains

—Ainsi, vous voudriez épouser Ethel? demanda le père d'une jeune fille à l'amoureux qui, à cette question, tremblait de tous ses membres.

—Mais oui, monsieur.

—Vous avez donc de l'argent en banque, des valeurs, des propriétés, une fortune enfin?

—Non monsieur, mais je travaillerai et je gagnerai beaucoup.

—Comment ça?

—J'irai en Floride, j'achèterai cent acres de terrains qui me donneront cinq millions d'oranges, et en peu d'années...

—Hum, hum, vous êtes bien entreprenant, jeune homme.

—Un peu, oui monsieur.

—Eh bien, j'ai un projet qui vaut beaucoup mieux que le vôtre. Ethel épousera ce printemps, à Buffalo, un veuf qui s'en va de consommation, qui n'en a pas pour deux ans à vivre et qui lui laissera 200,000 dollars. Croyez-moi, quittez le pays, allez en Europe pendant trois ans, c'est assez pour lui donner le temps de mourir et à Ethel celui de porter son deuil. Après cela, ma fille et tous ses biens sont à vous.

A VENDRE

Les onze premiers volumes de *L'Opinion Publique*, non reliés, depuis 1870 jusqu'à 1880 inclusivement. S'adresser à M. Paul Dumas, 188 1/2, rue St-Constant, Montréal.

LES ÉCHECS

Montréal, 1er novembre 1883.

Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPÉ, 698, rue Saint-Jacques (ouest).

SOLUTIONS JUSTES

No 376. — MM. S. Tudeu, H. Bégin, V. Gagnon, Québec; C. H. Provost, Ottawa; E. L., Trois-Rivières; Honoré M., Louiseville; Un ami, Saint-Hyacinthe; N. P., Sorel; N. H. Guérin, Pointe-Lévis; I. Lamoureux, Lowell; J. Dubé, E. Lafrenais, P. Maurien, L. Dargis, D. Fabien, Montréal; E.-M. Ladouceur, Sherbrooke; J. T. Boivin, Saint-Jérôme; L. I. Tougas, Toronto; H. Gagnon, Québec.

PETITES NOUVELLES

Le "New-York Stock Exchange" a offert une coupe évaluée à \$100 pour être donnée en prix au tournoi handicap du "Manhattan Chess Club."

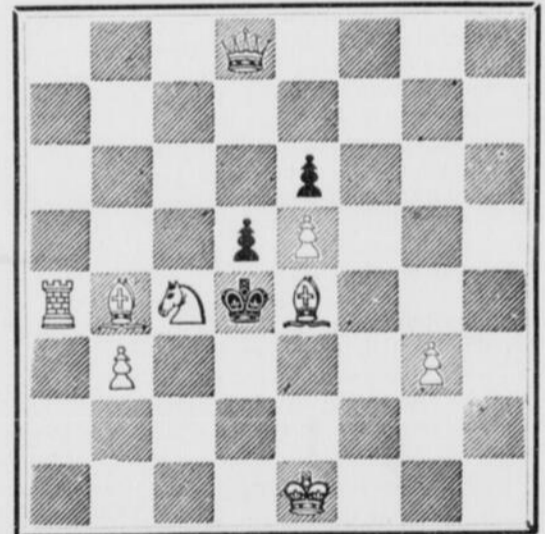
Une partie d'échecs avec des personnages vivants a eu lieu dernièrement à Brighton (Angleterre). Les costumes employés étaient du temps de Henri VIII et de François 1er.

M. Steinitz est arrivé à New-York le 14 octobre, par le vapeur "England." Après quelques jours de repos dans la grande métropole américaine, le célèbre maître est reparti pour Long Branch, en route pour Philadelphie, où il a un engagement avec le cercle d'échecs de cette dernière ville.

PROBLEME No. 377

Composé par M. J. PIERCE, M.A., Angleterre

NOIRS.—3 pièce



BLANCS.—9 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

SOLUTION DU No. 376

Blancs	Noirs
1 C 4e R	1 R pr. F
2 R 4e FR	2 ?
3 Mat selon le coup des Noirs.	

Sommaire de la "Revue de la Mode" du 14 octobre

GRAVURES : Sortie de bal.—Dessus de porte-cigares.—Manteaux et confections (onze figures).—Chapeau de baby.—Cinq chapeaux d'automne.—Parure en dentelle.—Peigne Renaissance.—Costume de fillette.

TEXTES : Explication des toilettes et des ouvrages.—Courrier de la mode.—Chronique parisienne.—Fleur de thé (suite).—Les Remords de Félicie (suite).—Causerie financière.—Menus de la semaine.—Terrine de lièvre.—Revue des magasins et de l'industrie.

COUVERTURE : Récréations en famille.—Solutions des Récréations.—Petite correspondance.—Correspondance du docteur.—Avis divers.

GRAVURE COLORIÉE : Trois toilettes, dont deux de fillette.

Abonnement pour le Canada : Un an, \$6 ; six mois, \$3 ; trois mois, \$1.50. S'adresser à M. Foursin-Escande, No. 11 rue Hébert, Québec.

Sommaire du "Monde Illustré" du 13 octobre

TEXTES : Courrier de Paris, par P. Véron.—Nos gravures : les résidences royales au Danemark ; Beaux-Arts : *Misère*, tableau de M. Thévenot ; *Eventail et Poignard*, tableau de M. Falguières ; l'Archipel de la Manche ; Tonkin : les grandes manœuvres.—Exposition nationale des Beaux-Arts, par Olivier Merson.—Courrier du Palais, par Petit-Jean.—Théâtres, par Charles Monselet.—Chronique musicale, par A. de Lasalle.—Récréations de famille.—Le Monde financier.—Echecs, rébus et solutions.

GRAVURES : Danemark : les résidences royales.—*Eventail et Poignard*, tableau de M. A. Falguières.—L'Archipel de la Manche : Guernesey ; les endroits aimés de Victor Hugo.—*Misère*, tableau de M. F. Thévenot.—Tonkin : Hai-Phong ; le mandarin maître du port et directeur de la police et ses deux fils.—Grandes manœuvres de l'armée française.—Grandes manœuvres de l'armée allemande.—Echecs.—Rébus.

Abonnement pour le Canada : Un an, \$5.40 ; six mois, \$2.80. S'adresser à M. Foursin-Escande, No. 11 rue Hébert, Québec.

QUESTIONS VITALES

(Suite)
CHAPITRE II

ce composé ait la puissance curative mystérieuse si développée et si variée dans ses opérations, qu'il n'y a pas de maladie ou de mauvaise santé qui puisse résister à ce remède. Cependant son usage ne fait point de mal à la plus frêle des femmes, au malade le plus faible et au plus petit des enfants.

"Des malades à l'article de la mort ou presque expirant" pendant des années abandonnés par les médecins, qui guérissent la maladie de Bright ou les autres maladies des reins, ainsi que ceux atteints de maladies de poitrine et de consommation ont été ramenés à la santé.

Des femmes allant vivement à la décrépitude, presque à l'agonie, par les névralgies, les maladies de nerfs et par les diverses infirmités inhérentes aux personnes de ce sexe, ont été guéries.

Des personnes défigurées et contrefaites par les souffrances des rhumatismes, d'autres souffrant de maladies inflammatoires et chroniques ou de scrofules d'érysipèle, d'empoisonnement du sang, de dyspepsie, d'indigestion et, en un mot, de toutes les maladies possibles, ont été guéries par les Amers de Houblon, et la preuve peut en être trouvée dans tout l'univers.

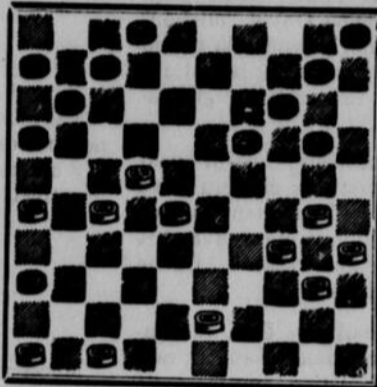
X... fils est un "oisif" que je dénonce aux rigueurs de la nouvelle loi.
X... père est un avare que Molière eût cloué au pilori.
X... fils s'est donné, depuis quelques jours, à la musique. Il s'est acheté un... orgue de prix. Son père lui disait hier : —Voilà une dépense bien inutile... c'est de l'argent qui dort...
—Mieux que ça, p'pa : il ronfle !

JEU DE DAMES

Adresses les communications concernant ce département à Jos.-E. T., 61, rue Versailles, Montréal.

Solutions justes du problème français No 40
Montréal : J. Paradis, T. Amelin, V. R. Pleau et Firmin Gladu.
Ottawa : P. Branchon, J. Béland, Jacques Trudel et Fra. Bouchard.
Hull : V. Morel E. Lapierre et Antoine Pinsonneault.
Québec : J. Falardeau, Z. Trudel, Ambroise Piché et N. Gingras.
Lévis : J.-B. Tremblay, Pascal Allard, Jérôme Ladurantaye.
Portneuf : Michel Thibaudeau et J.-B. Labranche.
Rimouski : V. Déziel, Louis Marchand, Fra. Charbonneau, E. Derome, O. Menta, Georges Primeau, Narcisse Trudel, Lucien Turcot et N. Blanchet.
Saint-Jean, P. Q. : Joseph St. Onge, François Melançon.

PARTIE FRANÇAISE
PROBLEME No 41
Composé par M. Chavanion
NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent
Solution juste du problème No. 40
Blancs — 16 à 27, 47 à 33, 27 49, 33 à 11, 49 à 10, 11 à 2, 16 à 21, 2 à 16, 21 à 16, 21 à 3, 34 à 25, etc.



DES SOUMISSIONS cachetées, endossées "Soumissions pour habillements militaires et approvisionnements des magasins" adressées au soussigné, seront reçues jusqu'à midi,

Mercredi, le 7 novembre 1883.

On peut se procurer des formes imprimées de soumissions, contenant des renseignements complets du Département, à Ottawa, et aux Magasins Militaires suivants, où on peut aussi examiner des modèles cachetés de tous les articles, savoir : Le bureau du Magasin Militaire, à London, Toronto, Kingston, Montréal, Québec et St-Jean, N.-B.

Nulle soumission ne sera reçue, si elle n'est faite ainsi sur des formes imprimées.

Chaque soumission doit être accompagnée d'un chèque accepté d'une banque canadienne, au montant de dix pour cent, sur la valeur totale des articles pour lesquels la soumission est faite, qui sera forcé si la partie qui a fait la soumission refuse d'exécuter le contrat, à la sommation qui lui en sera faite, ou si elle manque de compléter ce pourquoi elle a soumissionné. Si la soumission n'est pas acceptée le chèque sera rendu.

C. EUG. PANET,
Député du Ministre de la
Milice et de la Défense.
Ottawa, 2 octobre 1883.

ROULEAUX EN FER GLACE

Les soussignés offrent en vente

DEUX MACHINES A CALANDRER

chacune avec deux jeux de rouleaux en fer glacé. Une de 14 pouces de diamètre par 33 pouces de longueur, l'autre de 13 1/2 pouces de diamètre par 26 pouces de longueur. Ces deux machines sont en bon ordre et très fortes, peuvent servir à laminer le métal, le cuir, le papier, la paille, le drap, etc. Seront vendues à bon marché, et à des conditions libérales. S'adresser à

LA COMPAGNIE LITHOGRAPHIQUE
BURLAND,
5 & 7 Rue Bleury, Montréal.



CANAUX DU ST-LAURENT

Avis aux Entrepreneurs

Des soumissions cachetées, adressées au soussigné, et portant la suscription "Soumission pour les canaux du St-Laurent," seront reçues à ce bureau jusqu'à l'arrivée des malles de l'Est et de l'Ouest mardi le 13e jour de Novembre prochain, pour la construction d'une écluse et d'un bief régulateur, et pour creuser et agrandir l'entrée supérieure du canal Cornwall.

Aussi pour la construction d'une écluse, ainsi que pour agrandir et creuser l'entrée supérieure du canal du Rapide Plat, ou division centrale des canaux de Williamsburg.

On recevra aussi jusqu'à Mardi, le 27e jour de Novembre prochain, des soumissions pour prolonger les jetées et creuser, etc., le chenal à l'entrée supérieure du canal des Galops.

Une carte de l'entrée supérieure du canal Cornwall et de l'entrée supérieure du canal du Rapide Plat ainsi que des plans et devis des divers travaux, pourront être examinés à ce bureau et au bureau de l'ingénieur local, Dickenson's Landing, dès et après Mardi le 30e jour d'octobre courant, où des formules imprimées de soumission seront fournies.

Une carte, des plans et le devis des travaux à faire à la tête du canal des Galops pourront être examinés à ce bureau et à la maison de l'éclusier, près de l'endroit, dès et après Mardi, le 13e jour de Novembre prochain, où des formules imprimées de soumissions seront fournies.

Les entrepreneurs devront se rappeler que les soumissions doivent être faites strictement conformes aux formules imprimées, et—dans le cas de sociétés commerciales,—porter la signature particulière, l'occupation et le domicile de chaque associé ; et de plus, un chèque accepté par une banque pour la somme de deux mille piastres devra accompagner la soumission ; cette somme sera confisquée si le soumissionnaire refuse de signer le contrat pour les travaux aux prix et conditions mentionnés dans l'offre. Le chèque sera remis à ceux dont les soumissions n'auront pas été acceptées.

Le département ne s'engage pas, néanmoins, à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre,
A. P. BRADLEY,
Secrétaire.

Département des chemins de fer et canaux,
Ottawa, 28 septembre 1883.



Chemin de Fer Intercolonial

Arrangements d'automne

COMMENÇANT LE 15 OCT. 1883.

Des convois directs pour passagers circuleront tous les jours, le dimanche excepté, comme suit :

Part de Pointe-Lévis.....	8 00 a. m.
Arrive à Rivière-du-Loup.....	12 15 p. m.
" Cacouna.....	12 41 "
" Trois-Pistoles.....	1 22 "
" Rimouski.....	3 07 "
" Little Metis.....	4 03 "
" Métapédia.....	6 55 "
" Campbellton.....	7 23 "
" Dalhousie.....	8 00 "
" Bathurst.....	9 50 "
" New-Castle.....	11 39 "
" Moncton.....	2 05 a. m.
" Saint-Jean.....	8 00 "
" Halifax.....	10 00 "

Ces convois se relient à la Courbe de la Chaudière avec les convois du Grand Tronc partant de Montréal à 10.00 heures p. m., et à Campbellton avec le bateau "Admiral," qui part le mercredi et le samedi pour Gaspé, Percé, Passabiac, etc., etc.

Les trains pour Halifax et Saint-Jean se rendent à leur destination le Dimanche.

Les chars Pullman partant de Montréal les Lundi, Mercredi et Vendredi, se rendent à Halifax, et ceux des Mardi, Jeudi et Samedi à Saint-Jean.

On peut maintenant se procurer des billets pour tout le voyage à des prix d'excursion, pour aller, par char et par eau, à aucun endroit dans le bas du fleuve, Métapédia, Restigouche, Baie des Chaleurs, Ile du Prince-Edouard, et toutes autres places dans les Provinces Maritimes.

Pour les billets et toutes informations concernant les prix de passage et les taux de fret, l'heure des départs etc., adressez-vous à

G. W. ROBINSON,
Agent des passagers et du fret
pour la division de l'Est,
No. 186, rue Saint-Jacques [en face du St-Lawrence Hall], Montréal.

D. POTTINGER,
Surintendant en chef.
Moncton, N.-B., 25 juin 1883.

LA POUDRE ALLEMANDE

SURNOMMÉE



NE FAILLIT JAMAIS
ET EST

Vendue chez tous les Epiciers
respectables

70 CARTES DE VISITES avec votre nom. — En 10c caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes : Bouquets, Oiseaux, Chromes, Paysages, etc., tous différents. Livre d'échantillons complet pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'annonces. Diminution pour le commerce et les imprimeurs. 100 Échantillons de Cartes d'annonces de Fantaisie, 5c. Adresse STEVENS & BROS., boîte 22, Northford Ct.

Mousseau, Archambault & Lafontaine.

AVOCATS,

No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND)
MONTREAL

Hon. J. A. MOUSSÉAU, | J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L.
C.R. et M.P., Pro-Gén. | P. E. LAFONTAINE, L.L.D.

LA COMPAGNIE

LITHOGRAPHIQUE - BURLAND

(LIMITÉE)

CAPITAL \$200,000

ELECTROTYPEURS,

LITHOGRAPHES,

IMPRIMEURS,

GRAVEURS,

EDITEURS.

ETC., ETC.

3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY
MONTREAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages.

Elle possède en outre

- 12 presses à vapeur.
- 1 machine patentes à vernir les étiquettes.
- 1 machine électrique à vapeur.
- 4 machines à photographie.
- 3 machines à gravure photographique.
- 3 machines à enveloppe.

Aussi : Machines à perforer, à couper, à marquer, presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse hydraulique, etc., etc.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, la Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soins et à des prix modérés.

Editeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et aussi imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE.

Toutes commandes par Poste promptement exécutées.

G. B. BURLAND,
Gérant.

"L'OPINION PUBLIQUE"

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.